



EDITIONS
Auzat

Écrits...

À la volée...

Confinement printemps 2020

L'armée du vent d'autan	Gérard Muller
Une belle journée à la plage	Roseline Ossart
Marché noir	Alain Cordier
Soir d'avril	Danièle Poirier
Conversation avec grand-père chêne	Chantal Serres
L'inconnue de la plage	Aline de Verteuil
Tout va très bien	Patricia Bornand-Andrey
Un élan de générosité	Christiane David-Geuna
Une brocante prodigieuse	Christine Puel
Zone blanche	Betty Marescaux Tyteca
Le chat lilas	Nicolai Drassoff
Un amour tronqué	Michelle Aubarbier Salun
Un lit de pâquerettes	Brigitte Chambon
Par une nuit de claire lune	Henri Dor
Minuit a sonné	Elise Galopin
Le chat de lune	Cécile Dos Reis
RSDCC	Jane Lamirand
Pleine lune	Alice Marthe
Le confinement	Jean Claude martinet
Rien	Anne Marie Harnois
Déconfiture	Collagène
Libre	Martine Maillet-Jégou
Ces mots qui ricochent	Guy Aucerne
Dans la vieille demeure	Nicole Clément
Fin faim de vie	Jean Charles Viers
Elle avait la démarche d'un chat	Lotus Pyr (Danièle Novelo)
Un enfant adopté	Alain Clément
Retiens-moi	Armelle Marbach Meunier
Temps incertain	Jacqueline Viguiet-Périn
Nous n'irons plus au bois	Odile Savelli

Place de l'horloge	Christiane Garces
La tempête	Annie Billon
Première enquête de l'inspecteur Wally	Marceau Cousyn (9 ans)
Chemin de Bohême	Fabienne Savarit
Un bateau pour Cuba	Simone Fabre
Déconfite	Patrick de Meerleer

L'armée du vent d'autan

Une première bourrasque envoie mon chapeau valser derrière moi. Je le récupère, et le visse sur mon crâne, avant que mon couvre-chef ne rejoigne le canal du Midi. Le vent d'autan. Le vent qui rend fou, aux dires des Toulousains. Pourtant, la météo avait annoncé une journée calme, tout juste affublée d'un petit zéphyr. Rien à voir avec cet aquilon qui commence à monter dans les tours !

Je marche contre lui, et peine à avancer, bien que je sois protégé par la rangée de platanes qui bordent le chemin de halage. Encore 3 kilomètres avant de rejoindre ma voiture. 3 kilomètres, courbé, plié, luttant contre cette soufflerie qui soulève la poussière accumulée depuis la dernière pluie. Les nuages bas passent au-dessus de moi à vive allure, comme autant de sentinelles grotesques qui me narguent. Un vrai escadron aérien qui se dirige vers l'ouest, me laissant seul avec les éléments.

Soudain, une branche tombe juste devant moi. Une belle ramille qui aurait pu m'assommer. Je me sens agressé par une armée des ombres, d'autant que celles-ci défilent rapidement sur l'asphalte, générées par un soleil qui joue à cache-cache en épousant des allures de lune. Un véritable bataillon qui m'envoie maintenant une série de projectiles naturels ou artificiels : ramures, morceaux de plastique, emballages, et même des assiettes en carton. Les restes d'un pique-nique certainement.

Assailli de toutes parts, je me protège comme je peux, en plaçant mes bras au-dessus de mon chapeau que je tiens solidement. Le régiment qui m'attaque ne faiblit pas. Au contraire, il a pris encore plus de vigueur, ragaillardé par l'arrivée de renforts sous la forme de boules de platane, comme autant de balles de fusil aussi velues que piquantes.

Je suis alors obligé de me réfugier dans une bâtisse abandonnée dont les murs peinent à me protéger. Là, enveloppé par des effluves de lilas, l'arôme d'un vieux caramel dans la bouche, j'assiste à la chevauchée fantastique de la cavalerie qui parcourt le bitume en hurlant de longues plaintes aiguës. À intervalles irréguliers, elle est remplacée par l'infanterie qui pousse devant elle des morceaux de buisson roulant avant de plonger dans le canal. L'aviation n'est pas en reste, car elle envoie des grenades

sous la forme de branches d'arbre qui s'écrasent sur le sol dans une explosion de brindilles. De véritables bombes à fragmentation.

Alors que j'attends la fin des hostilités, au moins une trêve passagère à défaut d'un armistice, mon esprit s'évade vers mon enfance. Je me revois, enfermé avec mon chat dans la cabane en bois que mon père m'avait construite à l'intérieur du chêne qui surplombait la maison. Tandis que je vaquais à colmater un morceau de mur, une tempête s'était brusquement levée. La pluie s'était mise à tambouriner sur la caisse et le vent faisait dangereusement grincer les fixations qui la maintenaient sur la branche maîtresse. Je m'imaginai déjà emporté par les éléments, toujours coincé dans ce petit palais érigé par papa, m'écrasant au sol dans une déflagration qui irait faire exploser le bois. S'évader de la boîte aurait été suicidaire, comme un soldat qui serait sorti d'une tranchée pour faire face à l'ennemi ! Aussi, me cramponnant à ce que je pouvais, j'attendais avec anxiété l'arrivée de mon père qui nous sauva in extremis, avant que la cabane ne soit arrachée au vieil arbre.

Mais maintenant, cloîtré dans mon refuge, je ne peux plus compter sur papa. Il est mort depuis longtemps, et je doute qu'il puisse prendre une quelconque initiative là où il se trouve. C'est donc seul que je dois affronter les adversaires, dont les armées continuent à défiler devant moi, comme autant de bataillons montant au front, baïonnette au fusil.

De l'autre côté du canal, c'est un platane entier qui s'affale à moitié dans l'eau dans un fracas infernal, son tronc ayant été coupé en deux par un obus particulièrement puissant. Les gros canons d'artillerie semblent entrer en jeu, songé-je, en observant l'arbre au-dessus de moi qui, pour le moment, plie mais ne rompt pas. Pourvu que les artilleurs ne règlent par leurs tirs dans ma direction, pensé-je en serrant un peu plus les fesses.

Soudain, une accalmie. Les généraux auraient-ils décidé d'une trêve ? J'en profite pour sortir de ma planque, et courir vers ma voiture. Le vent d'autan semble s'être apaisé aussi vite qu'il s'était levé. Peut-être une bavure effectuée par un dissident ? Un officier qui aurait voulu faire un coup d'État climatique, mais qui a dû rentrer dans le rang ! Essoufflé, les poumons en feu, j'atteins enfin le parking où se trouve mon automobile. Du moins, ce qu'il en reste, car un tronc d'arbre l'a complètement écrasée. Seul, un fragment de phare pend sur le côté, encore attaché par un fil électrique, comme un clin d'œil démoniaque. Devant la découverte de ce

spectacle, je demeure figé, en me disant que papa m'a bien laissé tomber et que, décidément, les artilleurs ont bien mal réglé leur tir !

Gérard Muller

Une belle journée à la plage

Jean avait réclamé avec insistance cette promenade. La journée promettait d'être particulièrement radieuse. Au fond d'un ciel presque trop bleu une lune diaphane pâlisait. Monotones et inlassables, les vagues venaient doucement lécher le sable fin. Sur la plage fraîchement ratissée, quelques familles étaient déjà installées sous leurs parasols. Timidement les sèves de la vie irriguaient à nouveau les veines fatiguées du vieil homme.

– Ça va, monsieur Félix ? L'infirmière devait lutter contre le vent qui se levait pour pousser le fauteuil roulant.

– Ça va, ma bonne Hélène.

Il fut lui-même surpris par le son faible et cassé de sa voix de vieillard.

L'infirmière se pencha pour redresser le corps de l'infirme ratatiné dans le fauteuil. Ce n'était pas facile. Le buste basculait sans cesse du côté amputé. Ils continuèrent à avancer sur la digue et parvinrent à la hauteur d'un groupe de jeunes gens. Tous exhibaient des corps musclés, bronzés, parfaits. Ils plaisantaient et s'interpellaient tout en tirant vers la mer un chariot chargé de planches de surf.

Jean leva la main qu'il lui restait pour faire signe à l'infirmière qu'il voulait s'arrêter. Hélène obtempéra avec un mélange de soulagement et de réticence. Elle était lasse de ne voir que le crâne dégarni et le corps martyrisé de son patient, pas mécontente de pouvoir souffler un peu. Hélène était aussi une infirmière expérimentée qui connaissait l'histoire de monsieur Félix. Elle savait bien pourquoi il avait demandé à s'arrêter à cet endroit, près du groupe de surfeurs. Quatre d'entre eux se ressemblaient beaucoup. Mêmes sourires d'une blancheur irréprochable, mêmes cheveux un peu longs décolorés par le soleil, mêmes bermudas discrètement de marque. Le cinquième restait un peu à l'écart des autres, ne poussant le chariot que pour la forme. Seul à ne pas être torse nu, il arborait un teeshirt d'une vilaine couleur caramel affichant une ridicule reproduction de chat. Très brun, un peu rondouillard, il n'avait de toute évidence pas non plus leur assurance insolente. L'un d'eux l'interpella :

– Alors, Momo, tu traînes les pieds, tu as peur ?

Momo se redressa, accéléra le pas et esquissa un sourire en signe de dénégation. En fait, oui, il avait très peur. Dans le quartier où il avait grandi les gamins, au mieux, jouaient avec un ballon. Il n'était jamais monté sur

une planche de surf. Ses parents avaient consenti à beaucoup de sacrifices pour lui payer des études. Au début, il avait travaillé d'arrache-pied, mais les tentations étaient si nombreuses ! L'alcool, les soirées, les filles. Il avait plus que tout désiré se faire accepter par ces étudiants issus des milieux aisés. La découverte d'un monde auquel il resterait toujours un étranger lui fut fatale.

Le groupe était parvenu au bord de l'eau. Maintenant qu'elle était si proche, la mer paraissait à Momo séductrice, sournoise, redoutable. Avec un temps de retard, il aida les autres à descendre les planches du chariot. Charles-Hubert qui était le plus âgé le dévisagea avec scepticisme :

– Tu veux nous attendre sur la plage ?

Non, il ne voulait pas, surtout il ne le pouvait plus, il était trop tard !

Toutes les planches furent bientôt à la mer et il n'eut d'autre choix que de suivre les autres mais il paraissait loin d'avoir leur aisance. Lorsqu'ils le virent toujours à la traîne, ils l'encouragèrent narquoisement :

– Allez, Momo, fais pas ta chochette !

Charles-Hubert se mit à l'abreuver de conseils techniques qui se perdaient dans le bruit des vagues.

Les planches s'éloignèrent vite. Momo suivait, toujours à distance. Les surfeurs ne furent bientôt plus que des points mouvants à l'horizon.

Très vite on les vit revenir vers la plage, chevauchant les vagues avec assurance. Un à un, ils laissèrent tomber leurs planches sur le sable, riant et s'apostrophant.

Brusquement Charles-Hubert les interrompit :

– Momo, où est Momo ?

L'un d'eux pointa du doigt une tache beige qui ballotait au loin sur la houle.

– Là !

Charles-Hubert s'élança, un autre le retint.

– C'est trop tard, il est déjà trop loin, il faut appeler les secours.

Il hésita un instant, fit demi-tour et s'élança vers le poste de garde.

Jamais je n'ai couru aussi vite et jamais plus peut-être je ne le ferai, pensa-t-il. Qui avait eu l'idée stupide d'inviter ce Momo ? « On va bien rigoler ». La phrase martelait sa conscience à chaque foulée.

Enfin il trouva les secouristes et hors d'haleine leur montra le point minuscule à l'horizon. Le chef lui jeta un long regard de mépris :

– Vous n'avez pas entendu l'alerte ? Vous, les jeunes, vous vous croyez toujours plus malins, hein ?

Il donna l'ordre de mettre le canot à la mer. Trois sauveteurs partirent à toute vitesse. Les secondes, les minutes s'allongeaient à n'en plus finir. Bientôt ils virent les secouristes hisser hors du canot un paquet strié de rouge.

– Ca y est, ils l'ont ! cria bêtement l'un des jeunes.

Le canot revenait maintenant vers la plage à toute allure. Les urgentistes posèrent avec précaution le corps sur la civière. Étrangement la grotesque image du chat sur le teeshirt demeurait presque intacte. Le reste n'était plus qu'un amas de chairs sanguinolentes. L'ambulance démarra toutes sirènes hurlantes. Les policiers étaient arrivés sur les lieux, eux aussi. Ils interrogèrent les surfeurs les uns après les autres. Les jeunes gens étaient navrés mais aucun ne connaissait vraiment Momo, il s'était imposé.

La plage reprit vite son aspect bon enfant.

Monsieur Félix sentit une discrète fragrance de lilas. L'infirmière se penchait vers lui et le secouait.

– Réveillez-vous, monsieur Felix, vous avez encore fait l'un de vos mauvais rêves. Je savais bien que ce n'était pas une bonne idée de vous emmener ici. Tout va bien ?

– Oui, tout va bien, Hélène répondit-il doucement en jetant un œil morne à ses moignons.

Roseline Ossart

Marché noir

C'est là-bas au bout de la rue. Dix heures moins cinq, j'ai un peu d'avance. Mon Dieu, pourvu que ça se passe comme il faut. Je me demande si j'ai bien fait mais, bon, maintenant c'est trop tard, je ne peux plus reculer. Pourvu qu'il soit honnête ! Que je suis bête, s'il était honnête il ne m'aurait pas donné rendez-vous à 22 h dans un endroit perdu où personne ne passe la nuit. Je suis folle d'avoir accepté. Et ce mot de passe bizarre qu'on doit échanger, pourvu que je m'en souviene. Quelle drôle de phrase, je me demande où il est allé la chercher.

Je vois le lieu du rendez-vous : c'est tout noir. Bien sûr, il a préparé son mauvais coup ! Peut-être qu'il va me prendre l'argent et s'enfuir avant que j'aie pu crier au secours et d'ailleurs si je crie, qui viendra m'aider ? Je suis folle de m'être lancée là-dedans. Dieu tout puissant, faites qu'il ne me fasse pas mal comme cette pauvre Anne-Marie quand elle a été agressée. Trois mois sans pouvoir poser le pied par terre. Je devrais faire demi-tour. Au moins, vu mon âge, il ne me violera pas, mais j'ai peur.

Je ne peux pas faire demi-tour, c'est une question de vie ou de mort. Pas pour moi, je suis vieille et il faut bien partir un jour ! C'est pour ma petite Mina, ma petite fille, qui adore que je l'appelle Minette, comme sa chatte. Pour elle je dois le faire. Quoi qu'il puisse m'arriver, je dois le faire, ce serait trop affreux si... Je ne dois pas y penser, c'est horrible.

Je vois mieux l'endroit. C'est à un carrefour, bien sûr, comme ça il a quatre rues par où il peut s'échapper et si la police l'empêche de partir par où il veut, il aura encore trois issues possibles. C'est un malin, il doit avoir l'habitude du marché-noir. En temps de guerre il y a toujours des gens qui en profitent.

Ça y est, je le vois, il est là et il m'attend. Il a beau se serrer contre le mur, je le vois. Qu'est-ce qu'il a dans la main ? Un couteau ? Mon Dieu, je suis folle ! Je crois qu'il m'a vue. Il faut que j'y aille, je vais essayer de lui faire croire que je ne crains rien... non, c'est ridicule, quand il verra qu'il a affaire à une grand-mère de 80 ans, il rigolera. Non, il n'a rien dans la main, je me suis trompée.

Moi qui suis l'honnêteté même, il a bien fallu que ce soit pour ma Mina que j'achète quelque chose au marché-noir mais on le dit bien : à la guerre comme à la guerre ! Et c'est hors de prix ! Ils en profitent, bien sûr.

Et la police s'en fiche. Je me demande si ça n'arrange pas le gouvernement pour qu'ils laissent faire ça au su de tout le monde. Il n'empêche, il faudra bien que j'aie le courage de me confesser sinon je n'oserai plus entrer dans une église. Mais le Père a la réputation d'être très compréhensif alors quand je lui dirai que c'est pour Mina que j'ai fait ça, il ne dira rien. Il doit bien se rappeler d'elle, c'est lui qui l'a baptisée.

C'est bizarre, je m'attendais à un costaud, jeune et vulgaire comme les jeunes le sont souvent et on dirait qu'il n'est pas comme ça. Bon, c'est vrai que je n'ai aucune expérience dans les trafics illicites mais dans le Figaro les voyous ne ressemblent pas à ça. Je tremble un peu, ça doit être le froid. Je vais lui dire le mot de passe. Et si ce n'était pas lui ? Il va me prendre pour une folle. Mais non, c'est sûrement lui. Allons-y.

-Bonjour monsieur, je... euh... « le chat caramel est grotesque sous la lune ».

-« Comme la découverte de lilas dans le vent ». Vous avez l'argent ?

-Oui, vous avez l'objet ?

-Bien sûr, le voilà :

Il plonge la main dans sa vaste poche. Je suis sûre qu'il va sortir un couteau. Je voudrais partir en criant mais j'en suis incapable. Une vague de terreur me submerge et je reste, paralysée.

-Vous ne le prenez pas ?

Je m'aperçois qu'il me tend un paquet. Pas un couteau, un paquet dont les dimensions correspondent bien à ce que je suis venue lui acheter. Je suis confuse

-Ah, oui, excusez-moi ! dis-je en prenant le paquet.

-Et l'argent ?

-Excusez-moi, je ne sais pas où j'ai la tête ! Le voici.

Il compte lentement l'argent, hoche la tête avec satisfaction et le range soigneusement dans un portemonnaie en joli cuir. Décidément, il n'a rien du jeune voyou que j'attendais.

-Vous saurez l'utiliser ? Si vous voulez je peux vous le mettre.

-Non merci, ce n'est pas pour moi.

-Si vous avez un problème, n'hésitez pas à m'appeler.

-Vous êtes bien aimable. Si j'osais... Oui, vous n'avez pas l'air d'un trafiquant, comment est-ce...

-Mais je ne suis pas un trafiquant, madame, je suis tout à fait honnête, je suis expert-comptable. C'est la première fois, et j'espère la dernière fois, que je suis contraint à ce genre d'exercice. Mais il le fallait. Figurez-vous qu'en repassant ma chemise ma femme a mis le feu à la maison. Tout a brûlé.

-Je comprends, ça a dû vous coûter très cher !

-Rassurez-vous, l'assurance a tout remboursé. Sauf la chemise. Elle avait 25 ans, alors pour payer la chemise, j'ai dû... Mais vous, qu'allez-vous faire de ce masque ?

- C'est pour ma petite fille, elle doit prendre le bus alors j'ai peur du virus

Alain Cordier

Soir d'avril

Par un soir de pleine lune, je pars à la découverte de ce jardin qui embaume le lilas. Le vent qui siffle dans les branches des grands arbres les fait ployer et dessiner une ombre grotesque sur le sol. Je reviens précipitamment à la maison pour retrouver mon chat. En passant dans la rue une odeur de feu de cheminée me rappelle le doux parfum du caramel de mon enfance.

Danièle Poirier

Conversation avec Grand Père Chêne

Plein sud, niche ma maison, au creux des collines ariègeoises dans le piémont pyrénéen.

Au-dessus des courbes verdoyantes s'étalent les sommets bleutés des Pyrénées.

Six heures du soir sonnent au clocher. Je prends mon bâton. Les vallons m'accueillent avec douceur comme chaque fin de journée.

Ça monte, ça descend. Je traverse les champs. Trèfles roses et orchidées, plantain, vesses et boutons d'or, épis sauvages, se balancent sous la caresse du vent. Ils dansent si libres en ce printemps... Je repère une lisière boisée. Je me sens appelée pour faire une pause et contempler cette beauté. Dans l'herbe mes pas s'enfoncent, je m'accroche à quelques ronces.

Un chêne gigantesque trône majestueusement au milieu de ses frères cerisiers et pruniers.

Tiens ! Je ne l'avais jamais remarqué !

Comme il est étrange avec son vieux tronc noir buriné. Et surtout cette très longue branche basse horizontale rasant le sol. Ou plutôt comme un long bras de cinq mètres de long.

Surprise... une tête ! Oui une tête, avec deux grosses orbites et une bouche ouverte. Il a deux petites cornes comme un vieux dragon...

J'arrête net... Quelle découverte ! On est aussi surpris l'un que l'autre...

« Je te salue... Pardon de troubler ta retraite... Je m'appelle Chantal... Et toi comment te nommes tu ? ...

- Je suis le Grand Père Chêne, le plus vieil habitant de ces collines...

Nous nous observons, moi ébahie, lui avec ses gros yeux sans fond. De m'asseoir à ses pieds je lui demande la permission... Je dépose mon bâton. Je m'installe avec révérence près de l'ancêtre. Mes yeux se ferment... Sous moi je sens la terre toute fraîche... Au-dessus Grand Père respire.

- Oh ! Grand Père, tu as dû en voir des choses depuis des décennies, témoin de tant d'histoires de vie. Sous tes yeux mille pièces de théâtre ont été jouées... épisodes de moments heureux, scènes grotesques et tumultueuses, rages et orages... Tu es toujours là, paisible à nous observer saison après saison, année après année...

Cher Grand Père, je t'offre ma gratitude d'être là... À tes pieds je dépose ces offrandes imaginaires pour te remercier... Sur un plateau doré je mets une flamme, une coupelle de lait, une pomme et des grains de blé, et ces délicates huiles parfumées... Je t'offre aussi cette prière au nom de tous les hommes de la terre :

Puisses-Tu vivre longtemps,
Puisses-Tu nous nourrir de Ta force, Ta patience et Ta persévérance.
Puisses-Tu nous apprendre le langage de la Nature,
Des fleurs et des rochers,
De Tes frères arbres du monde entier ».

Puis j'ai chanté un doux chant d'amour pour tout ce qui m'entoure.
Le cœur s'ouvre, les larmes coulent... Le silence nous enveloppe...
Mes yeux s'entrouvrent, ma tête se tourne lentement vers les crêtes.
Sur la courbe de la colline, deux imposantes silhouettes se dessinent...
Image, mirage ? Un grand cerf, couronné de bois géants se découpe sur la lumière du couchant... Tout à côté sa biche. Fermement plantés, ils m'observent... Nous nous observons longtemps, parfaitement immobiles, dans cet instant de pure unité... Quelle Rencontre Sacrée !

Comme une réponse, comme un signe de contentement de Mère Nature à ses Enfants...

Puis d'un bond ils disparaissent dans les buissons. Plus rien.

Juste le ciel blanc, le chêne, et moi toute petite, sentant la terre qui palpite...

Au loin le paysage se déroule à l'infini, avec ses tendres vallons embrassant le petit village...

Je suis posée là entre terre et ciel, immobile, savourant l'éternité.

Seul le vent fait valser mes cheveux blancs... La cloche sonne...

Il est temps de reprendre mon bâton. Vers l'est s'élève la lune avec son visage tout rond.

Gautama et mon chat Caramel m'attendent à la maison... Je m'envole.

Je ne suis plus la même, entre Terre et Ciel, voyageuse de l'éternel.

Chantal Serres

L'inconnue de la plage

Elle avait avalé des centaines de kilomètres sans autre préoccupation que de rouler tout droit. L'océan avait stoppé sa course. Elle avait casé son véhicule le long d'un haut talus clairsemé d'herbes rares. Elle s'était laissée happer par l'immensité de la plage.

Elle progressait le long de l'Atlantique, offerte aux éléments. Son pas mécanique la portait sur la rive, à la limite du va-et-vient régulier des langues d'eau salée. Les embruns la pénétraient. Son esprit s'évidait. Son corps se désagrégeait, se confondant avec le sable rugueux. Elle ne sut pas qu'elle s'effondrait.

Le froid eut raison de sa torpeur. Trempée, elle se dirigea vers la dune d'où sourdait une sombre pesanteur. Escalader au jugé le sol mouvant jalonné de plantes agrippantes fut une épreuve plus épuisante encore que la marche au bord de l'eau. Le mugissement impitoyable du vent accompagnait sa lente ascension. Les filaments nuageux s'épaississaient, brouillant le clair de lune avec des formes grotesques. À l'approche du sommet, un nouveau mamelon se dessina dans la pénombre. Elle dut serrer les dents pour ne pas se ramollir. Chaque dénivelé lui semblait une crevasse, chaque remontée une prouesse. Enfin, elle devina au loin l'aplat d'une forêt obscure. Elle se laissa rouler dans sa direction.

Affalée dans la couche inhospitalière, elle était balayée par le sable piquant. Elle s'érodait, s'asséchait comme les maigres chardons qui l'entouraient. Elle sentait son corps se décharner, peinant à maintenir en elle une sensation de présence. L'instant viendrait où, réduite à l'inertie des bouts de bois épars, elle se soumettrait aux caprices du vent.

Elle resta ainsi dépossédée de son être, inhabitée. Des éléments, elle ne percevait plus qu'un léger souffle qui l'attirait hors du sol. Une sensation de bien-être l'enveloppa. Elle se laissa planer sans opposer de résistance. Elle crut avoir atteint une paisible immensité.

L'instinct de mort pourtant la délaissa. Elle redescendit dans son corps. Elle était étendue sur un sol abrasif, humide, froid. Doucement elle écarta un bras. Le contact d'une touffe de plantes rêches l'agressa. Elle prit appui sur son coude. Les rafales brassaient un océan de solitude aggravée par la nuit. Elle fut tentée de se blottir dans un creux mais un insecte à carapace l'effraya. Elle devinait une vie animale sous le sable blanchâtre.

En contrebas une route dessinait une trace entre la dune et la forêt. Elle la rejoignit et entreprit une nouvelle marche, à rebours.

Elle avançait sur l'asphalte, nouée par un raidissement de tout son être. Elle tenait ses bras serrés contre elle pour se donner de l'aplomb. On aurait pu croire qu'elle protégeait un petit chat. Elle n'avait même plus la force de se demander pourquoi il était si important qu'elle avance, encore et encore. Ses jambes ne lui proposaient plus que de minuscules pas qui lui semblaient repousser toujours plus loin le but de sa marche. Car sa voiture ne pouvait se trouver que sur le bord de cette route infinie. Et là seulement, elle pourrait se réchauffer. Sa voiture était son unique pensée.

Elle n'avait pas entendu le moteur du véhicule qui s'arrêta dans un crissement de freins.

« Mais qu'est-ce que vous faites là ?

L'inattendu d'une voix humaine la décontenança tant qu'elle fut prise d'un tremblement incontrôlable.

– Montez, je vous emmène. Et cependant il ne démarra pas.

– Vous avez l'air d'un arbrisseau déraciné. Vous allez où comme ça ?

Elle ne répondait pas. Il attendait.

– Vous venez d'où ?

– Ma voiture, murmura-t-elle, elle est par là.

Perplexe, il mit le contact et commença à arpenter la côte en scrutant les bas-côtés.

– Vous avez quel âge, si ce n'est pas indiscret ?

– Quatre-vingts ans.

– Alors là, c'est la meilleure !

Une fine pluie s'était mise à tomber. Le moteur régulier, le ronronnement des essuie-glaces la berçaient. Soudain l'homme ralentit à l'approche d'une masse sombre au bord du talus.

– C'est ça ?

Elle hocha la tête. Il la soutint jusqu'à sa voiture. Une vitre avait été brisée. Le sac, les papiers, le téléphone portable qu'elle avait bêtement laissés à côté de son siège, même les caramels au fond de sa boîte à gants avaient disparu. Ne restait que l'odeur de lilas du diffuseur de parfum qu'elle aimait.

– On fait quoi maintenant ? Comme elle ne disait rien, il décréta :

– Je vous conduis à la gendarmerie. On attend l'ouverture et je leur remets ma précieuse découverte. Comme ça, vous pourrez déposer plainte. Je les connais. Je suis sûr qu'ils vont bien s'occuper de vous.

Ils repartirent. Elle s'endormit à côté de son protecteur.

Les gendarmes ne furent pas longs à l'identifier. Elle était recherchée depuis deux jours. Elle s'était échappée de son EPHAD.

– Ne vous en faites pas, ma petite dame. On va vous reconduire chez vous.

Et là, elle se dressa comme une furie.

– Ce n'est pas chez moi. JAMAIS, hurla-t-elle. Jamais je n'y retournerai ! »

Aline de Verteuil

Tout va très bien.

Confortablement installé dans son hamac sur sa terrasse, plongé dans un polar passionnant, il ne voit pas le temps passer.

Heureusement !

Depuis ce matin, il s'est acquitté de quelques tâches ménagères puis a parcouru très attentivement le catalogue du supermarché voisin. En effet, vu que les sorties du domicile sont limitées et minutées, il cherche ce qui pourrait lui convenir et choisit soigneusement son jour de sortie hebdomadaire. Il essaie d'organiser et fractionner ses journées au mieux pour maintenir un semblant de rythme de vie. Et déjà 29 jours que ça dure...

Depuis quelques semaines il a du temps à revendre comme tous ses voisins, amis et autres habitants du pays. En effet, un insecte mystère venu de nulle part a inoculé un virus à quelques voyageurs. Ils se sont chargés de le répandre dans le monde au cours de leurs pérégrinations.

Et voilà comment on réussit à paralyser de nombreux pays, forçant leurs habitants à rester confinés chez eux pour tenter d'empêcher la propagation du virus.

Impassible, Clément lit, bercé par le chant des oiseaux dans les arbres de son jardin. Le vent agite doucement les branches du lilas en pleine floraison. Son parfum délicat lui chatouille agréablement les narines. La rumeur de la circulation a presque totalement disparu.

Subitement, perturbé par cette absence de bruit, il pose son bouquin et s'étire le plus possible. Le manque de sport commence à se faire sentir dans ses articulations et muscles engourdis.

Il fait quelques pas et jette un coup d'œil dans le jardin voisin. Il perçoit un mouvement derrière un buisson, quelqu'un se cache... Il s'avance jusqu'au grillage, s'immobilise, écoute. Évidemment, plus le moindre frémissement, bruissement ou mouvement dans la haie qui borde son terrain.

Clément rejoint son hamac en soupirant, il se retourne brusquement une dernière fois pensant surprendre le chat de sa voisine qui affectionne les balades d'observation dans le quartier. Il ne voit rien. Il renonce et pense que cet isolement commence à lui taper sérieusement sur les nerfs.

« Il ne manquerait plus que j'entende des voix et je serai parfaitement grotesque ! » marmonne-t-il dans sa barbe qu'il n'a pas rasée depuis 29 jours... Il a décidé qu'il n'y toucherait pas avant la libération de tous les confinés.

« Si ça dure encore longtemps, je serai fin prêt pour reprendre mon rôle de Père -Noël dans la galerie commerciale en décembre. Un p'tit coup de teinture blanche et je serai parfait ». Il a horreur de ce travail mais il faut bien qu'il vive en attendant que quelqu'un lui propose un rôle à la hauteur de son immense talent de comédien. Enfin, c'est son opinion personnelle.

Il a pris l'habitude de se parler à haute voix, tant pis si les voisins l'entendent. Le soir, il bavarde dans son salon mais pas tout seul ! Son cochon d'Inde prénommé Landive l'écoute avec attention et pousse même quelques petits cris d'approbation en réponse à ses diatribes sur les sujets les plus divers. Il est ravi du soutien de son compagnon tout poilu qui ressemble à un adorable plumeau tricolore.

Clément se décide à préparer son repas et ouvre le réfrigérateur, il jette un coup d'œil aux victuailles, mais que découvre-t-il ? Caché juste derrière un sachet de carottes destiné à Landive il y a un objet totalement incongru et nouveau.

« Qui a pu mettre ça ici ? » demande-t-il à son cochon d'Inde.

« Quelqu'un est entré pendant que j'étais dans le jardin ? ».

Étonnamment, Landive reste muet, même pas un gloussement.

Stupéfait de sa découverte, Clément est sous le choc. Savoir que quelqu'un a osé violer son petit cocon personnel le met dans tous ses états ! Il n'ose même pas tendre la main pour attraper l'intrus.

Un énorme pot de caramel au beurre salé trône sur la tablette de son frigo. Depuis le temps qu'il en rêve ... il ne sort qu'une fois par semaine pour faire des courses et chaque fois le rayon est vide ! Visiblement, tous les habitants du coin manquent de douceurs.

Il approche une main tremblante et s'empare de sa proie. Il pose le bocal sur la table et le contemple en souriant.

« Finalement, c'est quelqu'un qui me connaît bien qui est venu, vu que c'est ma marque préférée je vais en profiter et je mènerai mon enquête après mon festin.»

Il met du pain à griller, dévisse le couvercle et ... sursaute violemment : une ravissante souris lui tend une minuscule cuillère avec un

air malicieux. Elle saute du bocal et s'installe juste à côté de son assiette.

Clément est tellement abasourdi qu'il fait sa tartine sans broncher sous le regard attentif de la bestiole. Il la savoure avec délectation jusqu'à la dernière bouchée, les yeux mi-clos.

Juste avant de refermer le couvercle, il regarde la souris et celle-ci saute sur son bras et s'installe. Il remet le caramel au frigo et retourne dehors. Il s'installe dans son hamac.

La nuit est tombée, il fait frais mais sans plus. Clément lève la tête et admire la pleine lune qui dégage une luminosité étrange sur tout le jardin.

Il se balance doucement, soupire d'aise, très satisfait de sa journée.

« Finalement, je gère parfaitement ce confinement prolongé : pas de déprime ni d'idées bizarres. Quand je pense qu'il y a des malheureux qui perdent complètement la tête, c'est vraiment désolant ! »

Patricia Bornand-Andrey

Un élan de générosité

Messieurs les jurés,

M. Metti a certes usé excessivement d'une carabine. Mais il faut le comprendre.

D'abord, que faire quand on est au chômage depuis si longtemps, sinon des enfants ? Et quelle déconvenue quand on se rend-compte qu'ils ne sont pas vraiment réussis ! C'est une vexation supplémentaire que M. Metti n'a pas supportée.

En effet, c'est un échec et il en subira d'autres, dont ses suicides. Certes, pour le premier essai, il s'y était pris d'une façon grotesque. Un soir de pleine lune, il s'est jeté par la fenêtre, oubliant qu'il habitait au premier étage. Tous les voisins ont accouru... Cette fois-ci, après avoir tiré plusieurs coups, l'arme s'est grippée.

En réalité, M. Metti a une sensibilité à fleur de peau et il le prouve.

Bien sûr, MM. Les jurés, vous me direz qu'il n'avait pas besoin de tuer son chien. Mais comment cet ami de l'homme, certainement très attaché à tous ces joyeux bambins aurait-il pu survivre ? On le sait, nombre de ces amis fidèles se laissent mourir après le décès de leur maître. Alors, imaginez l'absence multipliée par huit ! Et le chat ? Vous savez bien que ce sont des chasseurs invétérés. Ils tuent les oiseaux par pure fantaisie. Or lui, M. Metti, aime les voir voler dans le lilas de leur rue. Il a simplement voulu les sauver.

Mais, MM. Les jurés, me direz-vous, et l'agent de l'IFOP ? Voyons, MM. les jurés. Il est arrivé juste au moment où M. Metti achevait la solution à ses problèmes existentiels. Imaginez-vous un seul instant devant une telle découverte ! Comment pourriez-vous vivre avec de telles images en souvenir ? En réalité, il lui a rendu un fier service. Incontestablement, M. Metti a réagi en humaniste ! Permettez-moi ce petit écart, M. Metti est un méticuleux !

Voyez-vous, MM. Les jurés, la grande coupable, c'est sa femme ! Elle le quitte après avoir conjugué ses efforts à créer autant de petits miséreux ! Ensuite, elle refuse de l'aider à les élever, à faire le ménage dans cette mesure, à cuisiner pour cette famille nombreuse. On ne sait même pas si elle a jamais cherché un travail pour la nourrir ! Un jour de grand vent, un

sac de voyage couleur caramel au bras, elle lui a lancé, « tu as pris du bon temps avec moi au lieu de travailler, maintenant, à toi d'exécuter la suite de l'histoire ». En y repensant, je me demande comment cet homme, peut-être un peu trop obéissant, a compris cet ordre sibyllin.

Oui, MM. Les jurés, cette femme est certainement la grande coupable.

Et lui, M. Metti le dit lui-même, il n'a pas eu de chance. Il rate même ses suicides.

Alors MM. Les jurés, je propose qu'on lui accorde pour une fois ce que la vie lui a toujours refusé, le succès dans son entreprise : qu'on l'exécute enfin !

Voici une arme qui ne s'enraye pas !

Christiane David-Geuna

Une brocante prodigieuse

Au moment où j'entrai dans la ruelle l'orage éclata, impressionnant. Des bourrasques tourbillonnaient au-dessus de ma tête à grande vitesse, s'étiraient en tous sens, revêtaient des formes étranges, tantôt une chevelure bouclée, tantôt quelque cheval, la bouche entourée d'écume. Puis une pluie torrentielle m'inonda. J'étais trempée, plus que trempée, à essorer. Que faire ? Il aurait été grotesque de continuer à marcher. J'entrai dans la première boutique, sans même savoir exactement quel genre de magasin c'était.

Le grelot de la porte tintinnabula. À l'intérieur, il faisait sombre, conséquence du mauvais temps et du ciel en courroux devenu noir. Une odeur un peu douçâtre m'assaillit. Laissant mes yeux s'habituer à la pénombre, j'inspirai profondément. Un parfum de lilas me saisit. Personne ne m'accueillit, j'étais seule. Dans quoi étais-je tombée ? Je distinguais vaguement un ensemble d'objets hétéroclites, en attente. Je devais être dans un dépôt où les objets entassés se mélangeaient en un heureux bric-à-brac. Je fis quelques pas, mes yeux maintenant distinguaient ce qui se présentait devant moi. Des prunelles luisantes me fixaient me mettant mal à l'aise. Non, ce n'était pas un regard de sorcière, mais les yeux jaunâtres d'un vieux chat fatigué. Il leva à peine la tête pour me fixer, puis la laissa retomber. Le maître des lieux ? Je m'approchai, prête à le caresser. Seuls les matous étaient dans la capacité de m'apaiser. Il se dressa, s'étira, bailla fortement. Sa gueule ouverte laissait apercevoir un gosier rose, ses petites dents pointues m'incitèrent à retenir ma main. Puis il se tourna, se retourna et s'installa de nouveau sur le plaid qui lui servait de litière. Son pelage oscillait entre la couleur caramel et ocre. Il était magnifique. Oui c'était bien lui le maître des lieux. Apparemment il m'agréait, alors je m'adressai à lui.

- Honorable vieillard. Je viens prendre un peu de repos en votre demeure. Permettez que j'erre dans votre antre. Je ne vous dérangerai pas.

Et je me promenai dans les allées bordées d'étagères remplies de merveilles. Malgré le mauvais temps à l'extérieur, j'étais heureuse dans ce lieu envoûtant, marchant tranquillement à la découverte d'objets bizarres ou rares. L'animal ne me quittait pas des yeux, mais c'était plus pour m'encourager que pour m'épier.

Je passai un moment délicieux, je l'avoue. Cela me fit le plus grand bien. Je me sentais hors du temps, hors de tout lieu connu.

C'est alors que je le vis : un vieil homme à la chevelure encore orange se tenait là, exactement à la place du chat qui, lui, avait disparu. Il m'adressa un sourire étrange, mais doux. Ses yeux me parurent scintiller avec une prunelle semblable à celle des félins, mais peut-être était-ce dû à l'éclairage tamisé.

- Bonjour, chère. Je crois que vous finirez par trouver ce que vous cherchez.

- Mais je ne crois pas que je cherche vraiment quelque chose.

- Oh que si !

- ?

- Cela fait bien longtemps. Et je sais que vous n'avez jamais oublié.

Bien entendu, que je n'avais pas oublié. Mais que savait-il ? Et pourquoi ce vieil homme connaîtrait-il le drame qui avait chamboulé toute ma vie alors que, étudiante, je faisais du babysitting pour garder une petite fille adorable ?

- Encore un tour de manège !

- Oui, mais c'est le dernier.

- Sur ce cheval !

Il me paraît plus grand que les autres. Je l'observe. J'ai l'impression qu'il me lance un regard aiguisé, comme si je voyais une lueur vivante au fond de ses yeux peints. Probablement, un reflet du soleil. Le manège démarre : « Coucou ! Coucou ! » L'homme passe auprès de tous les petits et prend le ticket que chaque enfant serre scrupuleusement au creux de sa main.

- Coucou ! Coucou !

Tiens, j'ai dû louper un tour. Je ne la vois plus. Mais que se passe-t-il ? Le manège tourne, tourne. Elle a disparu, le grand cheval s'est évaporé.

Pas une seule fois, elle ne repasse devant moi. Je l'appelle. Là ! Non ! Elle aurait dû être là ! Entre le cheval aux yeux doux et celui à la crinière rousse ! Ma tête s'épouvante. Mon cœur s'emballe. Mes jambes fléchissent. Un vent de panique me fait trembler.

Le manège ralentit, s'arrête. Je le parcours en courant, en pleurant. L'homme du manège perplexe s'approche :

- Je l'ai vue cette petite, et maintenant ?

L'arrondi du manège s'est reformé, absorbant la place du cheval au regard de démon. Ce n'était pas un reflet que j'ai aperçu dans son œil scélérat ! Il a emmené la petite fille dans un ailleurs. Je ne suis pas folle, je le deviens : quel ailleurs ? Est-ce possible ?

La petite n'est jamais revenue.

Désormais la vie m'effrayait. La seule chose qui m'apaisait un peu était de savoir qu'elle avait laissé notre monde en chantonnant.

Quand je quittai les lieux, les nuages avaient été chassés et une lune étincelante m'attendait. La voix du vieil homme s'était installée en moi : Tout est toujours possible. Et ce n'est pas nécessairement épouvantable ! Il m'avait permis de trouver un peu de sérénité cinquante ans après la disparition si étrange.

Christine Puel

Zone blanche

Je suis livreur. Zone blanche, le GPS du véhicule cherche et ne trouve pas, mon portable n'a plus de batterie ! Perdu, je prends à droite, à gauche, au loin les montagnes. J'ai l'impression de tourner en rond. Je ne veux pas m'embourber dans ce coin perdu. Je m'engage dans un sentier caillouteux, boueux. La camionnette ne m'appartient pas et j'ai d'autres colis à livrer aujourd'hui. J'aperçois une maison au loin. Je contourne un étang, je vais casser un cardan, décrocher mon pot d'échappement, crever un pneu. Je vais tout abîmer. Derrière moi les autres colis sursautent à chaque chaos. Si au moins Maurice était avec moi, ce n'est pas un mauvais bougre, mais il est exaspérant, il fait des plaisanteries de mauvais goûts avec les clients, il est sans gêne, grotesque. Il y a eu des plaintes et on l'a mis au magasin. La boîte a profité du confinement pour faire des économies, je n'ai plus de partenaire, je livre seul.

J'arrive près de la maison, c'est une vieille ferme qui a dû être belle. J'arrête le véhicule devant le porche, je klaxonne, personne ne sort, je descends de la camionnette et je traverse la cour. Des poules s'enfuient à mon passage. Je croise un cochon en liberté, je marche dans la fiente de canard ! Le vent soulève de vieux papiers, ça pue ! J'ai comme un pressentiment.

Pas d'habitant, personne en vue, le lieu semble abandonné. Je suis en colère. Je frappe fort à la porte, encore plus fort, j'appelle. Aucun chien n'aboie. J'entends soudain un bruit léger, un froissement de tissu. La porte s'ouvre doucement, très doucement. C'est une toute petite fille qui apparaît. Je ne m'y attendais pas. Quelle drôle de découverte ! Elle est sale à faire peur. Elle tient dans ses bras un petit chat comme si c'était une peluche. Je dis :

« Bonjour ! Elle me répond :

- Tu viens me chercher ?

- Non, où sont tes parents ?

Je la regarde, elle a dû avoir de jolies tresses, mais ses cheveux sont ébouriffés, un reste de ruban couleur lilas pend sur ses épaules comme un vieux chiffon.

J'insiste :

- Va chercher tes parents.

- Ils sont partis, avec les chiens.

- Où ?

- À cause des champignons, j'aime pas ça, c'est Mémé qui les a faits en conserve, comme je ne voulais pas en manger je me suis fait gronder. Alors ils ont donné ma part aux chiens et ils sont partis avec Mémé. Tu peux les voir, ils sont dans la chambre, ils ont vomi et ils dorment.

Je suis comme étourdi, je ne veux pas comprendre.

- Ils sont partis depuis quand ?

- J'ai vu trois fois la lune, elle grandissait, ou quatre, je ne sais pas.

Je m'accroupis à sa hauteur.

-Tu as fait quoi depuis qu'ils sont partis ?

- J'ai dormi, j'ai pleuré, j'ai mangé des œufs crus, du croûton et des choses au jardin, j'ai joué avec le chat et bu son lait. J'attendais que tu viennes ! Tu as pas des caramels ou des gâteaux? J'ai faim. »

Oubliant toutes précautions, je prends l'enfant dans mes bras, je la porte dans la camionnette, je lui mets une couverture autour des épaules et je le promets, sans GPS ni portable je vais retrouver le chemin de la ville.

Betty Marescaux Tyteca

Le chat lilas

En partant à la découverte, au fond de mon sac, j'ai trouvé une torche miniature restée allumée. On aurait dit une lune grotesque éclairant une décharge hantée par un chat lilas.

J'ai reconnu le chat. Il se nomme Arsène. Il n'est pas vraiment lilas, mais à travers le papier de bonbon qui coiffait la torche, il semblait avoir troqué sa blancheur contre un teint lilas qui lui seyait à merveille.

Ce chat provient de mes rêves. Nous discutons souvent, tous les deux, de choses bien plus intéressantes que ce qui se dit chez la boulangère.

Il peut devenir géant ou minuscule. C'est comme ça qu'il a élu domicile au fond de mon sac, un jour, pour s'abriter du vent. C'est aussi comme ça qu'il a rencontré Caramel.

Caramel est ce petit éléphant gris accroché à mes clés. Il s'appelle comme ça parce qu'il est mou et collant. Il est fait d'une matière spéciale qui n'existe pas. Il était dur, gris, lisse quand il était jeune. Mais il y a eu métamorphose et légère expansion de sa matière plastique. Maintenant que son gris est plus foncé, il est mou et il colle.

Mais moi, collant ou pas je me suis attachée à lui, et mes clés aussi.

On s'aime tous, dans mon sac comme dans mes rêves.

En tous cas, Arsène et Caramel sont devenus de grands amis, même quand je ne rêve pas et que je ne fouille pas mon sac. Ils n'ont plus besoin de moi pour se rejoindre et se câliner. Arsène lèche Caramel, qui lui gratte le cou de ses pattes molles en retour.

Et ils taillent de ces bavettes, entre eux !

On n'entend rien, évidemment, mais je comprends, quand nous parlons tous les trois, que leurs idées ont évolué, qu'ils ont échangé des arguments.

Nous parlons en général philosophie et sciences humaines.

Ils en connaissent un rayon, Arsène et Caramel, en sciences humaines.

Ils sont très observateurs et j'emporte mon sac dans beaucoup d'endroits instructifs. Pendant que je perds mon temps à tenter de convaincre mes interlocuteurs, ils sont là, à l'affût de tout ce qui se passe autour d'eux, de tout ce qui se dit, et même, quand je laisse négligemment

mes clés traîner sur un livre ou un magazine ouvert, Caramel lit et mémorise.

Il a une mémoire d'éléphant.

Il rapporte tout à son ami ensuite. Je découvre tout ça plus tard, et nous commentons dans mon prochain rêve.

Heureusement que je les ai, tous les deux. Que serais-je devenue, seule, affrontant les tempêtes de ma famille très spéciale, et il y a peu, mal considérée par mes profs et par mes collègues étudiants qui me trouvaient une mine de chien battu.

J'étais bien battue comme un chien, mais ils ne l'ont jamais su.

C'est alors qu'Arsène est venu hanter mes rêves. Il me consolait et me berçait en ronronnant. Il était blanc et doux. Il ne parlait pas encore. Comme, grâce à lui, je parvenais à dormir malgré l'ambiance générale, familiale et universitaire, j'avais la tête bien claire et je n'étudiais pas pour rien. Tout le monde a été très étonné quand j'ai réussi tous mes diplômes. Ce furent les premières paroles d'Arsène :

Et maintenant, on en fait quoi, de tes diplômes ?

C'est vrai, ça, que pouvaient mes diplômes contre ma vie de chien battu ?

Tout.

Je suis devenue l'assistante d'un Grand Monsieur qui ne s'est pas moqué de ma mine, ne m'a jamais posé de questions, mais comprend tout comme Arsène. Même mes clés qui collent partout il les supporte. Il ne m'a jamais demandé de jeter ce vieux grigri si gris, ni pourquoi j'y tenais. Il a un sourire tendre quand il le voit.

Comme il me paye bien, j'ai pu venir habiter loin de ma famille, dans des lieux où aucun de mes bourreaux n'oserait venir. Et quand je rencontre les étudiants qui me faisaient la vie dure, ils évoquent de vieux souvenirs bien édulcorés.

Ils n'ont pas une mémoire d'éléphant, eux.

Je n'ai presque plus besoin d'Arsène et de Caramel, mais ils restent au fond de mon sac, que je m'empresse de faire ressembler à une décharge, qu'il soit Hermès ou Vuitton. Et dans mon bel appartement, Arsène se déploie encore pour me faire des câlins. Je lui ai fait un rinçage savant pour qu'il garde cette si jolie couleur lilas que lui a fait essayer mon papier de

bonbon au cassis sur ma petite torche en fin de vie. Cela lui va si bien, d'être un chat lilas.

J'ai tant appris auprès de mon Maître, qu'Arsène et Caramel ont eu du mal à suivre. Mais ils ont vite, l'un aidant l'autre, comblé leurs lacunes. Ils restent branchés, innovants et judicieux et nous continuons nos entretiens intellectuels comme avant.

Mon Maître adoré me demande parfois, lorsque nous causons, où « je vais chercher tout ça ». Je garde mon mystère et je réponds : « au fond de mon sac », tout simplement.

Nicolai Drassoff

Un amour tronqué

Gil ! Gil ! Gil ! Elle se souvient avoir appelé son fils dans son sommeil.

Son fils qui, en réalité, se prénomme Gildas, est l'amour de sa vie.

Un amour fusionnel, passionnel, difficile aussi, parfois, les lie. Dès sa naissance elle l'a aimé, choyé, rien n'était trop beau ni trop bien pour lui.

Leur vie commune défile devant elle, elle sort l'album-photos, là il n'avait que quelques mois, blotti contre son sein, il la regardait déjà avec amour. Sur cette autre photo de classe c'était lui le plus beau avec ses cheveux d'un blond cendré et bouclés et sa petite blouse écossaise !

Ce n'était pas un très bon élève, elle le reconnaît. Quand il est adolescent on lui recommande une école privée, très efficace, avec de bons résultats. Elle était prête à tout pour qu'il entre dans cette école !

Elle le déposait, tous les matins, lui demandait s'il n'avait pas oublié son goûter, son cache-nez, devant ses camarades de classe. Il la détestait à ces moments-là ! Elle avait manqué de tact, encore une fois. Pour se faire pardonner elle lui confectionnait un gâteau à la noix de coco et au caramel.

Elle a regretté de ne pas avoir de relations pour qu'il ne fasse pas son service militaire. Il est parti, un an, en Allemagne, il avait très peu de permissions. Il ne supportait pas la discipline militaire, elle ne supportait pas la séparation.

A 20 ans, après une énième querelle, il quitte la maison, claque la porte, ils ne s'adresseront plus la parole pendant 6 mois. C'était grotesque !

Puis il se marie, vient habiter dans une ville près de la sienne, puis déménage et se rapproche un peu plus, puis redéménage et vient, finalement, s'installer dans la même ville qu'elle. La réconciliation est scellée, définitive, pense-t-elle. C'est un très bon fils qui accourt dès qu'elle a un problème, qui aime déjeuner, seul, avec elle.

Un soir de pleine lune, elle s'en souvient, le vent soufflait très fort, il vient la voir et, brutalement, lui apprend qu'il part à 1200 kilomètres de chez elle. Il avait demandé sa mutation, elle a été acceptée. Pourquoi part-il ? Pour profiter du soleil, de plus de confort, d'un salaire plus élevé ? En réalité, il dit ne pas savoir. Elle pense que c'est pour se libérer d'elle. Elle reste seule avec son chat.

Il est maintenant parti, avec sa petite famille, depuis plus d'un an. Il est venu la voir seulement 2 petits jours, un Noël, il devait aussi passer voir sa belle-famille. Elle supporte de plus en plus mal l'éloignement. Au début il lui téléphone régulièrement, elle joue la courageuse, lui dit que tout va bien, qu'elle se fait à sa solitude. Mais elle pleure toute seule et continue à l'appeler dans son sommeil.

Puis il ne répond plus à ses appels, ni à ses mails, ni à ses messages, ni à ses lettres. A-t-il quitté la France, est-il malade, a-t-il de grosses difficultés ? À qui s'adresser ? Elle ne connaît pas ses nouveaux amis. Elle téléphone à la mairie de son domicile, on lui répond : « Rien à signaler ! »

Elle cesse toutes ses activités extérieures, ne répond plus au téléphone, se renferme sur elle-même, se renferme chez elle. Que lui a-t'elle fait ? Elle songe à la mort ...

Puis un jour elle reçoit un message, son fils l'invite à passer une semaine chez lui, pour l'anniversaire de sa petite fille, dans 2 mois.

Elle n'y croyait plus ! Elle reste avec ses « pourquoi », mais elle va bientôt le voir, elle fait des projets, ira chez le coiffeur, s'achètera de nouvelles robes, se fera belle pour lui plaire. Elle a déjà son billet de train, le cadeau pour la petite et le superbe livre « Le ghetto intérieur » de Santiago H. Amigorena, pour la maman.

Prémonition ?

C'est la découverte et les ravages d'un nouveau virus, il est partout, un confinement extrême est mis en place. Une solitude encore plus angoissante, plus profonde. Un silence lugubre, glacial. Un exil encore plus cruel car la peur est là maintenant, partout, à tout moment. Elle n'ira pas chez son fils.

Elle s'enferme encore plus. Elle ne dort plus la nuit. Elle passe de longues minutes devant la fenêtre de sa cuisine, le lilas parfume son jardin, les azalées rouges et roses ainsi que les arums blancs forment de magnifiques palettes de couleur, comme avant, comme si tout était normal.

Et si elle ne revoyait plus son fils ?

Michelle Aubarbier-Salin

Un lit de pâquerettes

Elle était âgée d'à peine 18 ans quand elle tomba sous le charme de cet homme de dix ans son aîné. Très vite ils furent mariés mais très vite aussi elle se rendit-compte de son erreur.

Cet homme charmant, séduisant et amoureux cachait une toute autre face. De charmant il était devenu odieux, de séduisant il était devenu grotesque et d'amoureux il était devenu violent.

Quarante ans qu'elle partageait avec cet homme les humiliations, les coups et les peurs.

Son espace se résumait entre la cuisine et ce petit cagibi qu'il lui avait attribué depuis qu'il s'était rendu à l'évidence. Il n'aurait jamais d'enfant avec une femme « bonne à rien ».

Parfois il partait travailler, parfois il restait des mois à la maison devant sa télévision, accompagné de sa bouteille de gros rouge et de ses cigarettes qui empestaient.

L'écran débitait en boucle de rester confiné face à cette Épidémie qui venait de frapper le monde. Rester confiné un mot qui pour elle ne représentait rien. C'était son quotidien depuis quarante ans.

Depuis quelques jours, elle entendait une toux qui sortait du corps de l'homme. Elle l'observa du coin de la cuisine, il avait l'air fiévreux. Elle le vit composer un numéro sur son téléphone portable. Elle n'entendit pas la conversation, puis d'un coup il se mit à hurler en jetant l'appareil au travers de la pièce.

« Rester chez vous, rester chez vous, ils auront ma mort sur la conscience bande de salopards »

Et il se réserva un verre de vin avant de s'affaler dans son fauteuil miteux.

Au cours de la nuit elle entendit l'homme geindre. N'ayant pas le droit de franchir le pas de la porte de la cuisine, elle resta là à l'observer jusqu'à son dernier souffle.

Et ce n'est qu'au petit matin qu'elle s'aventura dans la salle.

Mort il avait bien l'air mort. Elle se dirigea vers le téléphone prit le petit sac plastique qu'elle avait dans sa poche le posa sur le combiné et composa le 15.

Des hommes vêtus de blanc et masqués furent irruption dans la maison.

« Désolés madame votre mari est Dcd vous ne pouvez pas nous suivre.

Nous vous tiendrons informée. Ils étaient repartis aussi vite qu'ils étaient arrivés. »

Confinée mais libre, libre de circuler dans toute la maison. Elle pouvait maintenant aller à la découverte des espaces interdits.

Elle ouvrit la porte fenêtre qui donnait sur le jardinet. Un petit vent frais lui caressa le visage. L'herbe était haute et une multitude de pâquerettes jonchait le sol. Elle s'y allongea et respira. Elle pouvait entendre les chants des oiseaux, ils étaient nombreux. Elle glissa sa main dans la poche de sa blouse et sortit un quignon de pain qu'elle avait pris l'habitude de dissimuler. Elle l'émietta et resta immobile. Quelques instants plus tard une nuée d'oiseaux de la liberté s'agglutinait autour d'elle. L'odeur du vieux lilas en fleur lui chatouillait les narines.

Elle resta là, allongée sans bouger à observer la course des gros nuages blancs. Elle ne voulait plus bouger. Pour la première fois depuis 40 ans elle sentait la plénitude monter en elle. Elle n'osait pas fermer les yeux de peur de s'endormir. Elle voulait profiter de chaque minute de chaque seconde.

Elle pencha sa tête et aperçut une boule de poils, caramel qui l'observait. Elle lui fit signe d'approcher. À petits pas délicats le gros chat se lova dans ses bras.

Le soleil déclina pour laisser place à une belle lune lumineuse

Merveilleuse nature. Etait-elle la seule sur cette terre à voir ce virus en ami ?

Brigitte Chambon

Minuit a sonné

Il fait nuit, la lune brille dans le ciel, les arbres bruissent doucement sous le vent, je peux sentir l'air frais glisser sur mes bras nus.

J'ai mis mon pantalon noir, ma casquette marron, et mon t-shirt gris décoloré à la javel, à cause des taches.

Voilà une semaine que chaque soir je me rends à l'orée de la forêt, vêtu de la même tenue. Je sais que ça peut paraître étrange mais je viens me cacher ici, derrière ces trois grands arbres dont les courbes parfaites dissimulent aisément un homme. Car chaque soir, à la même heure, il y a cette même fille, magnifique, blonde aux reflets dorés, gracieuse, aux formes harmonieuses, une petite poitrine arrondie avec un regard profond et envoûtant, sublimé par la couleur marron de ses iris.

Et chaque soir, à la fin de son jogging quotidien, elle vient s'asseoir sur le banc juste devant la falaise, en face des trois grands arbres d'où je l'observe se perdre dans ses pensées.

Je n'ai toujours pas réussi à m'approcher d'elle.

Elle est tellement belle et à l'air si intelligente, j'ai peur qu'elle ne me trouve répugnant à la découverte de mon allure de clochard.

C'est ce qu'elles disent toutes !

Je pourrais l'attendre sur le banc mais elle n'a sûrement pas envie de s'asseoir à côté de moi, je crains de lui gâcher son moment. Alors je reste là, caché, ému par une telle beauté si près de moi.

Soudain, un craquement m'extirpa de mes pensées.

Qui est là ? Je me suis fait repérer, quelqu'un approche !

Les lilas derrière moi se mirent à frémir, et un chat noir en sortit tout ébouriffé.

Quelle frousse !

C'est le chat de la vieille dame qui habite la petite maison derrière, à quelques pas d'ici.

Elle est morte la semaine dernière, personne n'a encore découvert son corps. Alors, quand la jeune blonde sur le banc s'en va, je viens m'occuper de son chat. J'aurais pu le prendre chez moi mais quand ils auraient trouvé le corps ils se seraient demandé où était le chat.

Cela doit faire maintenant une bonne heure qu'elle est assise sur le banc.

Je la vois qui commence à se lever pour partir.

C'est sûrement le meilleur soir pour agir, je me sens prêt.

De plus, si je me débrouille bien et que je traverse rapidement les bois, je devrais arriver à temps pour la croiser sur le chemin du haut, celui qu'elle emprunte pour rentrer chez elle.

Je cours le plus vite possible à travers les bois et déboule sur le chemin du haut, pile au moment où elle passe. Je me retrouve juste derrière elle.

Elle n'a pas dû m'entendre, elle a ses écouteurs dans les oreilles.

Alors je m'approche discrètement pour ne pas l'effrayer, c'est excitant d'en être aussi près.

Elle sent si bon ! Une fraîche odeur de savon émane d'elle, comme lorsque l'on sort de la douche. Le jasmin a toujours été mon parfum préféré.

Je sens l'adrénaline monter, j'attrape son cou, si fin et si fragile entre mes mains épaisses et raides. Elle tente de s'accrocher, faisant remonter ses bras le long des miens. De petits sons étouffés sortent, tant bien que mal, de sa gorge. Elle essaye de dire quelque chose, alors je lui susurre à l'oreille : « N'aie pas peur ! Je suis là ! Laisse-toi aller, tu verras, c'est si bon. ».

C'est sans doute grotesque mais, c'est comme si je l'avais rassurée.

L'ensemble de ses muscles se relâchent et elle pèse de tout son poids contre moi. Je m'assois lentement sur le sol, son corps contre le mien, sa tête contre mon torse, et je sens, au creux de mon cou, sa respiration haletante, aussi légère soit-elle.

Son corps tout chaud contre le mien, l'envie, l'excitation, l'euphorie, se bousculent, je perds pieds. C'est exaltant ! Mon corps n'est plus contrôlé ! Je me lève brusquement, la tête blonde heurte le sol. J'attrape le canif dans la poche arrière de mon pantalon, et d'un coup sec, le plante dans son ventre, sa chair est tendre comme du beurre. La sensation est si forte que je recommence, encore et encore. Le contrôle m'échappe, je ne sais plus ce que fais, où je suis. La chair tendre et claire se déchire sous ma lame qui rencontre le délicat de sa peau, bronzée et tendue. Mes gestes s'accélèrent, le souffle court, la chaleur m'envahit, le spectacle de sa peau qui se déchire avec précision sous ma lame, m'hypnotise, et je m'épuise au fil des coups de couteaux.

C'est tellement puissant, d'une beauté sanglante que le couteau glisse sur le bitume imbibé de sang.

Cette sensation de bien-être, au cœur de l'épuisement me saisit. C'est la première fois que c'est aussi exaltant. Même la semaine dernière, quand cette vieille dame s'est lentement éteinte sous cette même lame, la sensation n'avait rien de comparable à ce soir. Le corps était plus raide, moins délicat et moins beau que celui-ci. Et puis elle sentait le caramel... pas le jasmin.

Assis à côté du corps sans vie, le t-shirt maculé de sang et tout transpirant, je l'observe, elle est encore plus belle que dans mes rêves.

Il commence à être tard je devrais aller nourrir le chat.

Est ce qu'il me reste de la javel ?

Elise Gallopin.

Par une nuit de claire lune.

J'étais parti faire une de ces marches «autorisée» en ces temps de confinement, là où, juste derrière la maison, un chemin de grande randonnée débutait. Un soleil radieux et un vent léger ajoutaient un touche de plaisir à ma promenade forestière. Je marchais en observant tous les détails que je rencontrais, et justement je vis pour la première fois une orchidée sauvage, j'en fus ravi car c'était pour moi le signe d'un printemps nouveau.

J'observais tout, les arbres, les plantes, les animaux, avec bonheur. Il était trop tôt pour envisager de cueillir des baies, mais tant de choses étaient en train de fleurir, de pousser, ici un magnifique lilas, là-bas un merisier en fleur. Je me laissais divaguer dans cette nature en fête, grisé par ces instants de grâce. Les bourdons et les abeilles butinaient à qui mieux mieux, les scarabées et autres bousiers étaient de sortie dans les chemins de forêt.

Je longeais une maison en bois où un gros chat couleur caramel dormait tout allongé sous la verrière inondée de soleil.

En lisière de forêt près d'un champ de maïs un chevreuil broutait, au aguets, aussi je fis le moins de bruit possible pour ne pas le déranger mais il regardait fixement dans ma direction.

Les chemins étaient boueux encore d'un hiver fort pluvieux et j'avais toutes les peines du monde à garder mes chaussures propres. Je débouchais ensuite sur un champ avec des chevaux, lesquels étaient habillés d'une sorte de manteau grotesque sans doute pour les prémunir des intempéries de l'hiver et devaient leur tenir bien chaud maintenant que le temps était au beau fixe.

En levant les yeux vers le ciel j'eus la surprise d'apercevoir une lune assez basse dans le ciel.

Au détour du chemin, la route coupait celui-ci et juste à ce moment-là une voiture de police circulait à faible allure, et je n'avais pas pris d'attestation avec moi. Je courus me mettre à couvert car il me sembla que la voiture s'arrêtait. J'entendis les portes se fermer et une voix qui appelait « Monsieur... monsieur, gendarmerie nationale » les voix se rapprochaient et moi, caché derrière un bosquet d'arbustes et de buissons, j'avais le cœur qui cognait fort dans ma poitrine.

À un moment je compris qu'ils s'arrêtaient juste devant, aussi envisageai-je de me déplacer autour s'ils faisaient mouvement vers moi. Puis j'attendis d'entendre leur véhicule redémarrer pour sortir de ma cachette et continuer ma balade, mais le chemin était souvent traversé par la route aussi fis-je bien attention d'écouter le bruit de possible voiture avant de traverser pour m'engager le plus vite possible et me confier à la forêt qui me protégeait.

Je trouvai sur ma route un beau noisetier en bouquet et choisis une branche bien droite pour me confectionner un bâton de marche. Avec mon couteau je sculptai des décorations pour le personnaliser et tout content de moi je farfouillai parmi les feuilles quand je vis une musaraigne qui tirait ses petits accrochés à son derrière comme des petits wagons et eut tôt fait de se mettre à l'abri sous le couvert d'un buisson bien feuillu. C'était pour moi jolie découverte qui me toucha tant la chose était mignonne, un petit train de petits souriceaux !

J'allais terminer cette promenade quand, au loin, presque devant la maison je vis ce qui m'intrigua un peu, deux marcassins qui traversaient la route pour s'enfoncer dans la forêt d'à côté.

Henri Dor

Le chat de lune.

Un chat nommé Lilas vivait dans une famille aimante, qui le nourrissait bien et le caressait à la demande, il avait tout pour être heureux. Mais quelque chose en lui intriguait ses maîtres, qui ne comprenaient pas pourquoi, tous les soirs, il sortait sur le rebord de la fenêtre et miaulait jusqu'à en friser sa moustache.

Après sa ration de croquettes quotidienne et un petit câlin aux enfants de la famille, Lilas aurait pu se sentir comblé, repu et apaisé, mais non, il restait tiraillé par cette envie d'évasion, ce besoin de découverte, ce désir d'ailleurs.

Que voulait Lilas? Etre porté par le vent, se transformer en pétales et virevolter dans les airs jusqu'à rejoindre une autre lumière.

Il espérait que le vent le porte jusqu'à elle. Celle qu'il aimait ardemment : la lune.

Bien sûr, certains trouveront cela grotesque: un chat amoureux de la lune! Et pourquoi pas un rat amoureux du soleil ? Une carpe d'un lapin? Un lion d'une bergère?

Oui pourquoi pas?

Le plus dur était de lui faire connaître sa flamme, à cette lune discrète et inaccessible. Beauté étrange, grâce indicible, elle était un bijou accroché au cou des cieux. Comment lui faire savoir son émoi ? Comment les miaulements d'un chat gris (puisque la nuit tous les chats sont gris) pouvaient-ils atteindre l'astre d'argent?

Il ne le pouvait pas, la seule chose qu'il lui restait était le plaisir de se lover dans sa douce lumière, de suivre les contours de ses sourires en croissant. D'admirer ses reflets rougeoyants et de savourer sa suave teinte caramel.

Il n'était pas malheureux mais aspirait à vivre autre chose, autrement. Peut-être avait-il été une étoile dans une autre vie ? Et lui manquait-il un astre fidèle...

De la lune, là-haut, on ne voyait que des quartiers de terre, des croissants bleu-azur, mais on ne voyait pas de chat.

L'amour ne se voit pas, il n'est pas toujours palpable pour nous humains, mais il l'est pour la lune. Elle sentit que depuis un coin de terre, un être la chérissait fidèlement et passionnément, et elle fut émue aux larmes.

Une nuit, on vit un phénomène étrange, les astronomes ne purent expliquer ce qui se produisit ce soir-là. Des sillons se creusèrent à la surface du satellite. Des reflets luisants, dorés et argentés apparurent sur une lune pleine, et une pluie fine de météorites se mit à ruisseler sur le rebord de la fenêtre, là où se perchait Lilas chaque soir.

Le chat émerveillé ouvrit la bouche et but cette pluie d'or. Il fut aspiré par l'attraction lunaire, et les particules d'argent et d'or le conduisirent dans les bras impatients de la lune. À partir de cet instant, elle le berça, et il se laissa bercer de son Amour absolu et éternel.

C'est depuis cette fameuse nuit que l'on peut voir la lune sourire.

Cécile Dos Reis

RSDCC

(Réseaux sociaux de chats champêtres)

En ce temps-là, chaque ferme avait des chats, logés contre chasse aux souris. Les chats côtoyaient les humains et comprenaient leur langage. La nuit, ils se rencontraient et échangeaient les nouvelles.

La sécheresse sévissant, les paysans avaient le regard sombre, le propos rare et lugubre et une profonde ride en travers du front. Un soir, sous un clair de lune plein de douceur, les matous, après quelques récits à leur avantage sur la chasse aux souris, marquèrent un silence. Lourd. Loukat dit : Hier, j'ai entendu Norbert dire : « Faudra tuer le cochon sinon on crève de faim... ». Luciole enchaîna : « chez moi, Gaston a dit : « Récolte foutue, faut tuer le coq... pour commencer... » Minou continua : « Jeannot a dit, des larmes dans la voix : c'est Éliboron qu'il faudra sacrifier... » (on n'appelait jamais un âne Aliboron, le souvenir des Mahométans à Poitiers était encore vivant). Les chats marquèrent encore un profond silence. Lourd. Puis, ils s'exclamèrent : « Trois animaux en danger de mort ! Allons les prévenir ! » En pleine nuit, le coq, l'âne et le cochon se retrouvèrent à la Croix Bénie. Commença une longue marche. De temps à autre, le coq se reposait sur le dos de l'âne. L'âne et le cochon avançaient au même rythme : Éliboron, long de pattes mais vieillissant, le cochon, court sur pattes mais vif et résistant.

Le paysage changea... Une rivière leur barra le chemin. Éliborons avait une peur panique de l'eau, tous les encouragements furent vains. Ils longèrent la rivière ; enfin apparut un pont de troncs d'arbres. Ils prirent le premier sentier et ce fut la découverte : une cheminée et sa fumée ! – « C'est la maison des Seguin ! S'écria le cochon, il avait souvent entendu la fermière décrire un tel paysage. Nous sommes sauvés ! » Leur trio harassé était un spectacle grotesque, mais l'espoir leur donna « des ailes »... Un vent léger leur porta une odeur de caramel. – « C'est bien Mme Seguin ! Les enfants rêvent de ses caramels ! » grommela le cochon.

Ils arrivèrent en fin d'après-midi chez les Seguin. Le lilas embaumait. Madame Seguin tricotait de petits carrés multicolores. Quand elle les vit entrer, ses yeux s'arrondirent d'étonnement mais, très vite, sa bonté la porta à leur rencontre. Ce fut un accueil sans condition. Elle les conduisit dans l'étable. « Reposez-vous ! leur dit-elle, je vous porte foin, pommes de terre

et grains de blé ! » Après s'être restaurés, ils s'endormirent aussitôt. Blanchette, ne fit aucun bruit en entrant. Ils se découvrirent au matin, se confièrent et scellèrent une amitié sans réserve. M. Seguin vint leur rendre visite, chaleureux ; ses démonstrations d'affection pour Blanchette les laissèrent abasourdis et un peu envieux...

Les jours s'écoulaient, heureux.

Mme Seguin était ravie. Au marché, elle savait ses voisines curieuses, elle était heureuse de raconter « les faits et gestes » de ses animaux. Quand elle rentrait, M. Seguin l'attendait. – « Ah ! Ah ! Tu as dû en raconter à tes commères ! ... Tes animaux sont bien gentils mais je trouve que Blanchette les apprécie trop : quand je vais à l'étable, elle ne court plus aussi vite vers moi...

-Allez ! à table mon bonhomme ! je t'ai ramené un bon fromage de brebis. » concluait Mme Seguin...

Les jours s'écoulaient, heureux.

Un soir, Blanchette ne rentra pas à son heure habituelle. L'inquiétude gagna hommes et bêtes. M. Seguin arpentait nerveusement la cour. Enfin, il s'adressa à sa femme : « Blanchette est en danger. Je pars à sa recherche, qui m'aime me suive ! » D'un même élan, tous partirent vers l'alpage. La forêt passée, des bêlements désespérés leur parvinrent. Bientôt un spectacle horrible leur apparut. Violence d'un combat entre férocité de l'instinct de tuer pour manger et celui, sauvage et tout aussi viscéral, de vivre. Les bêlements de Blanchette faiblissaient tragiquement. M. Seguin, asséna sur le loup de violents coups de bâton, puis le coq sauta sur son crâne et tenta de lui crever les yeux, l'âne lui réserva ses plus féroces ruades dans les côtes tandis que le cochon mordait à pleines dents dans ses jarrets. Le loup hurla et s'enfuit piteusement.

Blanchette s'écroula sur le sol, ferma ses yeux mordorés. On l'installa sur le dos d'Éliboron, chacun à ses côtés, prêt à apporter son aide.

Après une nuit de sommeil réparateur, Blanchette annonça à ses amis : « Nous allons créer un concert, hymne à la vie et à nous tous. » Ils invitèrent M. et Mme Seguin. Sous la direction du coq, ce fut une explosion finement nuancée de braiements, de bêlements, de grognements, de cocoricos ou de gloussements suaves. Le vallon résonna de ces sonorités inaccoutumées et inspirées. Mme Seguin rêvait au prochain jour de marché ; le coq, l'âne et le cochon, tout à la joie du moment, n'oubliaient cependant

pas leurs RSDCC. Ils avaient déjà contacté un pigeon voyageur. Blanchette allait guérir. M. Seguin croyait au bonheur...

Les jours s'écouleraient encore, heureux.

Jane Lamirand

Pleine Lune

C'était grotesque. Passer une nuit entière à observer la lune ! Il n'y avait que sa femme pour faire ça. Et chaque fois c'était pareil. Pas moyen de l'en dissuader.

Les nuits de pleine lune elle n'avait pas besoin de lui. Elle avait même besoin d'être sans lui. Dans sa cabane, seule, à observer la lune. La cabane dans le jardin, une couverture, c'est tout ce dont elle avait besoin ces soirs-là.

Était-il marié à une sorcière ? Il n'y croyait pas lui-même. Une lubie de sa femme, une madeleine de Proust voilà tout.

Et puis il fallait bien qu'elle ait son caractère, Gabrielle. Elle ne pouvait pas être toujours parfaite ! Sinon de quoi aurait-il l'air, lui ?

Une fois encore, il irait la saluer, regarder avec quelle ferveur son regard captait la lumière de la lune. Il l'embrasserait tendrement, et la laisserait à sa fascination.

La lune, la cabane et elle.

Gabrielle était calme. Elle sentait le vent s'engouffrer dans les arbres, venir à elle, et jouer avec Les mèches de ses cheveux. Elle aimait cette sensation. Elle jouissait de cette sensation.

Elle attendait sereinement que les vingt ans se terminent. Vingt ans depuis cette promesse qu'elle avait faite un soir de pleine lune. L'intensité du souvenir était intacte. La dernière nuit avec sa sœur, sa belle, sa merveilleuse sœur, leur fugue au milieu de la nuit. Elle s'en souvenait bien.

Madeleine avait tout prévu. Une soirée de pleine lune pour éclairer le chemin, une soirée pour se dire au revoir, et la cabane en haut des arbres. Elle avait pris soin d'apporter une couverture, des caramels pour le plaisir de les voler à son père, et une branche de lilas, l'odeur préféré de Gabrielle. Tout était là. Comme toujours sa sœur avait fait les choses bien.

Le Père était mort. Il n'y avait pas de meilleure nouvelle que celle-là. Sa sœur Madeleine, sa sœur ; comme elle lui manquait. Mais c'était la promesse qu'elles s'étaient faite. Madeleine tuait le père, et ensuite disparaissait. Elle laissait une lettre d'aveu ... et adieu !

Adieu sauf les soirs de pleine lune. Se retrouver ces soirs-là, observer la lune pleine, et penser l'une à l'autre, à cette dernière soirée dans la cabane ; le lilas, le caramel, la couverture et elles.

Loin des injures et des coups ; à jamais libérées. C'est ce que Madeleine avait fait. Elle les avait délivrées des objets qui volent et se brisent, de l'impatience du père, qui se transformait en coups, de la peur, de la violence, et des cris. Madeleine avait réussi cela. Tuer le père.

Cette nuit-là avaient été à elles. Et lorsque la lune, toute entière éclairait les alentours, Gabrielle et Madeleine se retrouvaient ; où qu'elles soient ! Telle était la promesse qu'elles s'étaient faite cette nuit-là.

Gabrielle avait changé de nom depuis ; sa mère également. Elles avaient déménagé ailleurs. Sa mère avait repris des couleurs ; et petit à petit, centimètre après centimètre, la vie avait repris ses droits. On pouvait passer quelques minutes à observer un rayon de soleil, la rosée du matin, un chat qui s'amuse dans le jardin. De nouvelles découvertes, jours après jours. Le calme d'une maison, le rire qu'on peut laisser éclore, la pensée qui peut se dérouler, qui ne tourne pas toujours autour de la peur. Madeleine leur avait offert cela.

Vingt ans de tranquillité. Vingt ans à se manquer. La prescription de crime était enfin levée. C'est ce soir qu'elles allaient se retrouver.

Alice Marthe

Le confinement

Tout commença par un article en troisième page du journal préféré d'Arthur: « Petite panique en Chine, dans la ville... On déplore le décès d'une dizaine de malades d'un virus inconnu à ce jour ».

Arthur, ce vieil homme, qui s'honore de l'expérience acquise après bientôt nonante années d'existence, fier de s'entendre dire « Vous portez bien votre âge », n'y prêta pas attention. Il est doté d'une âme sensible ; le bonheur de l'un fait litière à son propre bonheur et, le malheur d'un autre l'accable tout autant que s'il s'agissait de sa propre infortune.

Février consommé, le soleil brilla avec un peu plus d'éclat qui fit oublier les événements enclins à porter l'inquiétude. Le journal augmenta la surface consacrée au virus qui changea de nom pour COVID-19. On disait que les chinois enfermaient leurs concitoyens en demeure fixe. Quelques photographies rendaient compte des rues vides de passants La Chine si lointaine, leur régime dictatorial et leurs yeux en amande, nous laissaient indifférents à leurs ennuis.

La radio s'en mêla, puis la télévision jusqu'au jour où l'on apprit que le Président de la République devait parler aux français.

Serait-ce si important que notre chef suprême sur terre veuille nous prier de l'écouter ?

Il nous regarda dans les yeux, prenant un air sérieux puis, respirant profondément, il déclara en un seul élan : "L'heure est grave".

Il parla vingt minutes les mains à plat sur la table, le regard fixe, avec des mots simples afin que tout le monde puisse le comprendre. Il parla de morts, il parla de guerre, il s'exprimait avec conviction interdisant formellement de douter de ses propos.

Cette affaire prenait un vilain tour qu'Arthur n'avait point vu venir.

Dès lundi il dévora son journal dont les pages du virus avaient décuplé. Chacun avait son mot à dire, partout, à la radio, à la télévision, avec des certitudes et leurs contraires. Dimanche on pouvait se rendre aux urnes en famille et en balade. Mardi il serait interdit d'aller travailler. On mit en place une mode naissante du travail à la maison, en famille, surveillant les enfants eux-mêmes privés d'école. Ah la belle affaire ! La maîtresse donnait par internet des devoirs et des leçons à apprendre à la maison. Les ordinateurs se mirent à ronfler pour le télétravail. Le calme s'installa dans les rues, les oiseaux surpris d'un tel changement prirent leur

temps pour gazouiller en ville, les canards amoureux traversèrent la chaussée pour suivre la cane de leur choix. En un mot ce fut un bouleversement total.

Arthur devint sombre et se mit à réfléchir. La docte gent disait à la gent trotte-menu que "les personnes âgées de plus de septante années et qui plus est, ceux qui ont une pathologie grave, devaient être très prudents.

En un mot avec COVID-19 dans les poumons, ils passeraient à la casserole!

La famille, comme animée par un aimant, resserra les liens.

Philippe, fils d'Arthur venait deux fois par semaine rendre visite à ses parents. Ils bavardaient de tout et de rien pour le simple plaisir d'être ensemble. Lorsque le mal se répandit au point d'inquiéter le peuple, il cessa par précaution de venir et s'enferma en sa demeure. Son fils Alexandre se proposa tout de suite à faire les courses pour ses grands-parents. Néanmoins ils restaient à l'écart l'un et l'autre à chaque rencontre.

Au bout de la première quinzaine, notre Président national décida de continuer une autre période de confinement. La lassitude s'imprégna au sein du couple qui n'avait que dire. L'épouse appelait dès dix heures à consommer les mets du repas de midi. Arthur grondait mais rien n'y faisait. Il est vrai que le changement d'heure d'été participa à ce trouble durant une semaine, à la suite de quoi, madame allait somnoler dans le canapé et Arthur lisait longuement son journal.

On rappela à l'esprit des moins avertis les problèmes similaires qui ont agité l'humanité.

-1720 Epidémie de la Peste à Marseille et la Provence.

-1920 Epidémie de la grippe Espagnole.

-2020 Pandémie du virus COVID-19

Sitôt le virus terrassé la polémique s'installa. On compara la situation médicale avec la précédente épidémie de 2008 due au microbe H1-N1. Le pouvoir politique du moment s'était nanti de matériels médicaux en quantité largement suffisante pour résister au mal : tests, masques, blouses, vaccins et autres produits, furent achetés et constituèrent un stock classé pléthorique par les successeurs qui, en 2016 réduisirent les quantités par

manque d'esprit lucide et ambitieux, incapables de résister au temps long et par manque d'anticipation.

Presque tous les pays du monde furent frappés au cœur. Certains ne survécurent que grâce à la solidarité internationale qui se mit en place timidement.

Les journées devenaient longues, les bâillements plus nombreux. C'est alors qu'Arthur décida de décrire ces temps perdus, afin de figer pour l'éternité, cet espace-temps inhabituel au cours de la vie d'un être humain.

Jean-Claude Martinet

Rien

Au début la frénésie du rangement a monopolisé tout son temps. Il fallait mettre ce confinement à profit pour effectuer toutes les tâches remises à plus tard. Ah, se retrouver dans une maison où chaque chose avait sa place ! Elle a même repeint les plafonds, tâche remise à plus tard depuis des lunes. Le beau temps l'a encouragée à s'occuper du jardin. Puis elle s'est mise à la cuisine, a concocté de bons petits plats, enfourné de magnifiques gâteaux, régalé la cantonade de caramels maisons au beurre salé. Le congélateur est plein maintenant. Et elle a pris deux kilos.

Alors aujourd'hui elle s'accorde une journée de repos, sans aucun but. Une petite voix lui suggère bien de coudre des masques pour le voisinage, de terminer enfin la demi-douzaine de pulls provisoirement entreposés dans un panier sous l'escalier. Elle va s'ennuyer, toute une journée sans rien faire. S'ennuyer à mourir !

« Tais-toi » dit-elle, réussissant à maîtriser cette voix quelques instants. De la journée, elle ne veut rien faire. Aucun enjeu, aucun objectif. Elle goûte le vide, savoure le néant. Elle découvre l'immensité qui habite son for intérieur, la liberté.

Le simple fait de se laver devient une partie de plaisir. Elle frotte longuement le savon entre ses paumes jusqu'à le transformer en une crème douce et légère, retrouvant la sensualité de son enfance quand sa grand-mère la lavait dans un baquet au milieu de la cuisine. Intact le souvenir du plaisir qu'elle éprouvait alors en sentant ces mains à la fois rudes et aimantes savonner son corps. Ce mélange d'énergie et de douceur avait pour elle la saveur de l'amour.

Oui, elle prend le temps de redécouvrir le simple délice du tendre effleurement. En un temps où il ne faut même pas se frôler, où il faudra réinventer le « contact » social, elle part à la découverte de son propre corps. Elle regarde son image dans le miroir et lit dans ses yeux l'enfant qui vit en elle, curieux, coquin, rebelle aussi, transgressif même parfois. Lui laisse-t-elle assez de place ?

Assise dans le salon, elle savoure un verre d'eau, prend conscience de chaque gorgée. Dans sa tête libérée de la cacophonie mentale, un cosmos s'est dévoilé. Elle découvre un monde parfait, un monde libre. Une source

de joie. Elle prend juste plaisir à être. Pas être quelqu'un, ou être suivi d'un qualificatif : gentille, courageuse, appliquée. Non, juste être là, présente à la vie. La jouissance qu'elle en tire est d'une pureté, d'une qualité à nulle autre pareille. Ses sens semblent exacerbés : l'air qui entre par ses narines c'est la vie. Alors elle se concentre sur l'inspiration, sur l'expiration, encore et encore.

Lentement, elle parcourt le jardin, son ouïe, son odorat, purifiés par son calme sourire intérieur ont pris de l'ampleur. Les aromes exhalés par la floraison printanière sont enivrants, les gazouillis des mésanges, les sifflements mélodieux des merles se mêlent aux trilles des rouges-gorges et aux roucoulades des tourterelles. Elle se surprend à sourire en s'asseyant sur le banc dans la haie. Le vieux chat la rejoint et se love contre elle, ronronnant de plaisir. Elle le caresse en se concentrant sur les sensations de sa main sur le pelage, sur la tiédeur de son flanc. Intérieurement elle ressent une grande joie, un calme bienfaisant. Lentement, elle ferme les yeux pour mieux écouter le concert, puis elle les rouvre petit à petit pour jouir des fleurs dont les couleurs chantent sous le soleil. Elle referme les yeux et tente de différencier les senteurs : l'aubépine et le troène rivalisent avec la menthe qu'elle vient de piétiner. Déjà le lilas déploie ses grappes mauves. Elle enlève ses chaussures et goûte sous ses pieds la fraîcheur de l'herbe et sa douceur. Elle goûte, goûte, goûte. Et se met à danser, à tourner en chantant de plus en plus fort, puis, hors d'haleine se laisse choir dans l'herbe, bras et jambes écartés. Elle reste là, immobile, concentrée sur ce qu'elle ressent. Le ciel est bleu, pas un nuage ne l'habite, un petit vent souffle doucement. Jouissance de sa caresse sur la peau.

Elle ne peut dire combien de temps s'est écoulé. Le moment est si magique qu'elle se sent en lien avec l'éternité. Dire qu'il en faut si peu pour son bonheur. Consacrer tout son temps de vie au seul travail, rendre chaque minute productive, certes cela la rend admirable aux yeux de tous. Mais l'admiration est aussi une prison. Jamais elle ne ressent cette joie intérieure lorsqu'elle lutte contre la montre dans son quotidien frénétique.

Elle se promet de renouveler l'expérience et de planifier un « jour de rien » régulièrement dans son agenda. De ralentir aussi son rythme pour profiter de chaque instant. Même pendant ses tâches quotidiennes. Si le confinement a servi à ça, merci le confinement. Qu'allait apporter la « mascarade » à venir ? Elle en craignait certains aspects cocasses ou même

grotesques mais elle espérait pouvoir trouver la paix intérieure dans toutes les situations que la vie lui présenterait.

Anne-Marie Harnois

Déconfiture

Le printemps est là.

Le lilas, que l'on confond souvent avec de la glycine, grimpe le long des appartements et embaume l'air. Mia, le chat, mi-joueur, mi-chasseur, grimpe à la cime des arbres, s'amusant à effrayer les oiseaux qui nichent, en se prenant pour une panthère - couleur caramel. Tout est calme en ce dimanche début mai 2020. Pourtant, si l'on gratte franchement derrière les apparences, si l'on s'y penche sérieusement, on pourra constater que quelque chose cloche. Tout est calme, finalement, tout est trop calme. Après sept semaines de confinement recommandées voire obligatoires, en raison de la crise sanitaire exceptionnelle que nous en vivons due au coronavirus Covid-19, le temps paraît comme suspendu avant la délivrance : le droit de sortir sans autorisation. La possibilité d'aller et venir selon son bon gré. D'aucuns l'imaginent déjà comme un vent de liberté qui soufflera sur l'ensemble du pays, regain de vitalité après tous ces jours endormis. Même si cela doit être le dernier sursaut, tel un mouvement involontaire inconscient qui survient dans un ultime souffle de vie.

D'autres le voient comme la découverte d'un Nouveau Monde à vivre autrement. Une vie idéale, à inventer, à imaginer, à construire tous ensemble. Un eldorado de la belle verte. Le monde d'après.

Certains souhaiteront en profiter immédiatement, se précipitant dehors à l'heure dite, d'autres refuseront tout bonnement de sortir.

Ceux-ci auront, durant cet enfermement, développé des pathologies qui les accompagneront pour tout le reste de leur vie, tandis que ceux-là y auront, au contraire, gagné en sérénité. Quoiqu'il en soit, rien ne sera jamais plus comme avant. Avant, au temps de l'insouciance, au temps des contacts humains, de la sueur et des odeurs dans le métro, au temps des embrassades et des poignées de main.

Survivra ? Survivra pas ? Tout questionnement paraît grotesque.

Une certitude : la lune continuera inexorablement de veiller sur notre planète.

Collagène

Libre

Deux mois déjà ! Deux mois de plénitude. Elle vivait les plus beaux jours de sa vie.

Peu lui importait ce qui se passait au dehors. Elle était enfin la maitresse de son foyer, régnant sur sa famille. C'est elle qui avait, dès le début du confinement, en pleine sidération, pris les choses en main et édicté des règles de comportement, les horaires, les axes de circulation dans la maison. Elle tenait désormais fermement sous ses ailes de mère-poule son mari confiné et ses deux enfants obligés de rester enfermés à la maison. Chacun devait dire où il allait et pourquoi. Et pas question de mentir, la gendarmerie veillait au respect total des obligations. Et pas plus d'une heure ! Et dans un périmètre maximum d'un kilomètre ! Le chat lui-même filait doux et profitait de la présence de chacun pour se lover sur le canapé et se faire câliner.

Finies les visites chez un copain « pour faire des devoirs ou réviser un cours mal compris » qui se transformaient en « Sa maman propose que je reste coucher. Tu dis OUI bien sûr... À demain » qui la laissaient sans voix : pourquoi n'avait-elle pas dit NON ?

Plus de « On a des problèmes à l'usine. Il y a une réunion qui débute. Je ne sais pas à quelle heure je rentrerai. Ne m'attends pas, couche-toi ». Bien entendu, elle ne pouvait pas s'endormir avant son retour et reniflait toute odeur d'alcool, de cigarette, (ou de parfum, pourquoi pas...) qui pouvait persister sur son corps.

Son mari était bien là. C'était un manuel, et pour lui, pas question de télétravail. Elle pouvait l'entendre bricoler ou le voir dans le salon lire ou regarder en boucle la télé. C'était grotesque : les journalistes prenaient un malin plaisir à trouver des sujets de polémiques et à inviter sur le plateau des « experts » qui n'avaient rien en commun et avaient surtout des idées contradictoires. On n'y comprenait plus rien à la fin, mais au moins il y avait de l'action : la télé tournait en boucle et chacun exprimait vivement son opinion.

Jamais dans toute leur vie de couple ils n'avaient été si proches l'un de l'autre, même au début, en période de découverte amoureuse, même pendant les vacances où il y avait toujours des étrangers, famille ou amis.

Les enfants, il n'était pas question de supporter leurs disputes. Un programme très strict avait été élaboré « en accord avec chacun ». Pendant qu'un travaillait ses cours sur l'ordinateur familial, l'autre était dans sa chambre avec la tablette et vice versa. Si l'un était avec son père au garage ou dans le jardin, l'autre participait en cuisine avec elle ou l'aidait à ranger la maison.

Elle faisait les courses seule et prenait exclusivement ce qu'elle aimait. Elle avait décidé de se faire plaisir. En rentrant, elle se plaignait bruyamment. « Ils sont encore en rupture de ce que tu m'avais demandé... Plus de caramel au beurre salé. Je n'ai pas pu attendre, il y avait une queue de cinquante mètres pour le journal ». (En réalité, il faisait trop chaud et elle avait eu la flemme de faire le détour avec tous ses paquets.)

Elle jubilait intérieurement, forte de son pouvoir désormais incontesté. Elle avait enfin le sentiment d'exister dans sa propre famille, de ne plus être celle qu'on embrassait machinalement en partant le matin vers « la vie » et qu'on ré embrassait tout aussi machinalement le soir avant de se vautrer dans sa chambre ou sur le canapé « je suis crevé, j'ai eu une journée épuisante. On mange quand ? »

Et voilà qu'il était question de déconfinement ! Il régnait dans la maison un nouvel air plus léger. Le vent et les orages de début mars avaient cessé comme par miracle et le printemps avait éclaté brusquement, avec ses odeurs de lilas, de fleurs d'aubépine et de jasmin. Le futur redevenait possible et chacun pouvait faire des projets d'évasion. Elle sentait le règlement se détendre progressivement. Elle perdait pied.

Par moments, l'angoisse la submergeait. Elle en aurait pleuré mais elle ne pouvait pas leur expliquer pourquoi. Sa vie allait lui échapper de nouveau. Elle appréhendait les longues heures vides de ses journées. EUX allaient retrouver le travail et les collègues, l'école et les copains et ELLE, elle allait les perdre de nouveau. Elle allait retomber dans l'indifférence, elle redeviendrait invisible la plupart du temps, enfermée seule et sans but dans sa maison.

Toutes les nuits, elle avait du mal à trouver le sommeil. La pleine lune, sans doute. Elle faisait désormais des cauchemars. Sans être identiques, ils avaient tous le même thème. Elle sortait de sa maison et rien n'était à sa place. Les rues avaient changé, elle ne reconnaissait pas les

voisins, les commerçants n'étaient plus les mêmes. Le marché avait été déplacé. Elle avait beau demander aux passants, personne n'était capable de lui répondre. Il lui arrivait même de ne plus retrouver sa maison. La panique la prenait : saurait-elle rentrer chez elle ? Parfois, elle la retrouvait, elle était sûre d'y être et pourtant en ouvrant la porte, elle se trouvait en face d'inconnus, ou bien les meubles avaient changé, ou la disposition des pièces. Impossible de retrouver sa chambre où elle aurait tellement aimé se réfugier un instant. Elle essayait d'appeler mais aucun son ne sortait de sa bouche. Elle se cognait sur des portes qui ne voulaient pas s'ouvrir. Et personne de connu pour lui répondre...

ELLE ne sortit jamais du confinement : le cauchemar l'avait emporté.

Par décision médicale, elle fut placée dans une maison spécialisée où les choses, le temps et les gens étaient immuables.

Martine Maillet-Jégou

Ces mots qui ricochent

Dans ma chambre mansardée, le cadre en bois de la fenêtre était gris comme les murs de ma ville. Les fines particules des fumées du chauffage au charbon s'incrustaient dans les pierres, le bois, et les poumons. Ce bois gris avait subi le ruissèlement de pluies légèrement acides, qui en avait dissous les fibres les plus tendres. Sa surface semblait comme avoir été peignée en profondeur. Quand il pleuvait l'eau suivait le chemin tout tracé de ces sillons. Le garde-corps en fer forgé était vissé dans ce bois par quatre vis de chaque côté, leurs têtes rouillées dépassaient, il n'y avait plus de place pour y introduire un tournevis depuis longtemps.

Accoudé à cette barre branlante, je suivais des yeux le phare de la tour Eiffel qui tournait dans le ciel encore noir de Paris en y traçant comme un électrocardiogramme plat.

Depuis quatre générations, mes ancêtres côté maternel étaient montés jusqu'à ce petit appartement perché, par un escalier en bois ciré. Sur chaque palier deux portes se faisaient face. Mon arrière grand-mère descendait et remontait les cinq étages pour aller goûter le sirop de la rue, comme elle disait. J'avais sept ans et quand elle avait des sous, elle remontait avec des miettes de marrons glacés et un rouleau de réglisse. Sa gentillesse est toujours présente en moi, mais le plus beau cadeau qu'elle m'a fait, sont les mots qu'elle m'a répétés tant de fois : « Quand tu seras plus grand, fais ce que tu veux, va où tu veux et meurs où tu dois ». Cette confiance en moi, qui mène à la liberté, personne d'autre ne m'en a jamais parlé. On ne m'a jamais dit le contraire non plus, pensant que la vie allait s'en charger, ou bien je ne l'ai pas entendu, car ses mots ont continué à ricocher très fort en moi.

J'aimais avoir pu balayer du regard les toits de Paris. Ce que j'avais alors juste devant moi aurait pu devenir tas de ruines quatre jours après ma naissance. Mes pensées sombraient dans la poussière, mais mon imagination vierge de toutes images médiatiques, ne me permettait pas de concevoir un paysage différent. Je dominais un ordonnancement d'icebergs haussmanniens qu'avaient vèlés les carrières souterraines de Paris. Leurs toits de zinc devenaient luisants sous la pluie et encore plus les jours de pleine lune.

Parmi les cheminées qui fumaient, deux chats se promenaient sur les arrêtes de zinc, à la façon d'un défilé de mode. D'un mouvement coulé, le blanc et le noir se croisaient comme le Ying et le yang. La lune semblait posée sur les toits. On voyait bien le chat noir quand il passait devant, tandis que le blanc y disparaissait, puis continuait son chemin en ondulant dans l'obscurité. Qu'est ce qu'on m'avait injecté ?

Autour de moi des formes bleues et blanches flottaient comme des nuages dans un brouhaha incompréhensible. Était-ce des drapeaux de prières tibétains qui relâchaient leurs mots dans une langue que je ne connaissais pas, et qui franchissaient les sommets enneigés de l'Himalaya ? Je manquais d'oxygène comme au camp de base de l'Everest, mais là, maintenant, je n'arrivais pas à forcer ma ventilation.

Quand j'entrouvrais les yeux, j'en voyais d'autres qui me regardaient puis portaient leur regard sur les reliefs montagneux qui s'affichaient sur les écrans. Leurs yeux étaient comme ceux de Bouddha peints sur les stupas des temples népalais. Normalement en-dessous je devrais voir cette sorte de point d'interrogation. À travers les masques, je ne perçus que les mots, poumons et respirateur. Une expression me vint à l'esprit, « se faire souffler dans les bronches », mais pourquoi ? Qu'avais-je fais de mal ? Un nouveau bruit de machine se mêla au requiem. J'avais froid, sûrement le vent de l'Himalaya, il me pinçait de partout et surtout au bout d'un doigt relié à un fil. Je suivais ce fil le long de couloirs délirants et j'arrivais dans une vaste salle, puis je m'élevais comme un ballon d'hélium. Mon index gauche se rapprochait d'un autre index tendu. Cette image disparut lorsqu'une avalanche d'infirmières me retourna. Je ne voyais plus le plafond, j'avais le visage posé sur une surface blanche et douce, je respirais mieux, j'avais moins froid, je voulais m'évader mais n'en avais pas la force. Mon cerveau improvisa une promenade. Partir, marcher à la découverte, il ne put. Il ne sut que plonger dans ma mémoire et se tortiller dans mon subconscient.

Je remontais la rue Lepic. Dans ce moulin, la patronne ne mettait plus de galettes au four, et il n'y avait plus assez d'air pour en faire tourner les ailes. En passant les cancans qui me parvenaient n'étaient teintés d'aucune gouaille joyeuse. Je marchais essoufflé sur le trottoir asphalté, la boue avait disparu, tout comme les jardins. Il restait un lilas à l'angle d'une placette. Mon odorat bien que défaillant en moulinait le parfum. J'avais hâte de retrouver la jeune femme qui me permettait de partager sa chambre en haut

de la butte. C'était notre « bohème », je montais des bouteilles de gaz au cinquième étage pour qu'on puisse se chauffer, j'avais du souffle en ce temps-là et sous les couvertures tout n'était que douceur. La radio était rock-and-roll. Les draps avaient un autre parfum. Pendant des années nous avons vécu l'insouciance d'une jeunesse prolongée, il s'agissait d'oser s'aimer en vagabonds du Monde. Le nez sur l'oreiller, je savais qu'il ne serait resté de la vie que sa face grotesque, si on ne l'avait pas maquillée d'amour et d'émotions.

Je savais qu'elle allait partir, elle le savait aussi. Quelques jours avant de fermer les yeux, elle a versé dans mon cœur des paroles si denses et pourtant si légères : « J'ai bien rempli ma vie, j'aurais aimé pouvoir en sucer le caramel, un peu plus avec toi ». Ses mots ont ricoché si souvent. La boule qui étreint ma gorge chaque fois que je pense à elle, a été remplacée par un tube.

Une machine se met à siffler, le phare de la tour Eiffel trace sans trembler des lignes horizontales sur ma fenêtre. Les ricochets ont cessé, des mots coulent en tourbillonnant dans l'eau fraîche d'un ruisseau qui part à l'aventure.

Guy Aucerne

Dans la vieille demeure

Deux semaines chez ses grands-parents, dans l'immense maison qu'il connaissait depuis son enfance, n'étaient pas une punition et Valentin comptait bien mettre à profit ce temps pour se faire chouchouter et replonger dans les rituels qu'il s'était ici créés. À peine arrivé il se précipita au grenier, un vrai immense grenier, c'était son paradis !

Grimpant à grandes enjambées le vieil escalier aux marches périlleuses, à la rambarde branlante, il partit fouiner et chercher dans la bibliothèque, quelques vieilles BD, de celles qui enchantaient, génération après génération, les occupants de la maison. Son doigt glissait sur la tranche des vieux Adèle Blanc sec, Thorgal, les Frustrés, Le Chat et bien sûr en fondamentaux, Tintin, les Schtroumpfs et Astérix et les Gaulois.

Son choix était en train de s'arrêter sur "Astérix en Hispanie" lorsqu'il fut surpris par un bruit suspect s'échappant de la pièce avoisinante : un choc, des bruits de pattes. Lâchant le livre, il poussa la porte s'attendant à voir filer entre ses pieds un rat, un chat que sais-je encore ? Non, rien et le silence. Il attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité et se déplaça avec précaution dans la pièce encombrée, vers un des volets. Dès qu'il l'ouvrit, un frou-frou terrifié passa haut-dessus de sa tête et un moineau vint se fracasser sur la vitre qu'il avait dévoilée. Assommé, l'oiseau gisait à ses pieds. Il le prit doucement et sentit à travers les plumes, son cœur battre. "Je vais te tirer de là " lui dit-il. Il suffit alors d'une petite minute sur le rebord de la fenêtre pour que le moineau reprenne vie et s'envole ! Riant, Valentin savoura l'instant.

Se dégageant de l'imbroglio qu'il y avait à ses pieds, redonnant forme au tas des vieilles revues qu'il avait bousculées, il remarqua alors une minuscule mallette dont le fermoir doré, en forme de lune, était un peu rouillé. Dedans, un ensemble de lettres jaunies, piquetées de tâches de moisissure, qu'il déplia, curieux. Il commença à lire et fut aussitôt subjugué.

"J'aimerais vivre avec vous la douceur d'un soir de printemps, vous savez en bas, le long du ruisseau, près des lilas sauvages ; c'est là que je vous vois, c'est là que je vous rêve.

Ce jour-là, votre nonchalance élégante chavirerait comme toujours mon cœur mais surtout vos yeux rieurs diraient enfin aux miens : je t'ai

reconnue. Vous auriez dans les cheveux des éclats de lumière et aux lèvres un sourire taquin et interrogatif.

Pour maintenir ce moment délicieux, j'inventerais une histoire étrange, déroutante ; il y serait question d'une lettre codée, de secrets protégés et troublants.

Tout en longeant le bord de l'eau, nous découvririons alors, accrochée aux branches d'un saule, une veste couleur caramel, une veste d'homme, abandonnée là, les manches roulées, la poche entrouverte. Nous chercherions alentour son éventuel propriétaire, mais aucune âme vive alors n'apparaîtrait.

Je vous dirais que la femme aimante de mon histoire, mimant l'indifférence, écrivait cependant chaque jour les mots d'amour brûlant que son cœur recelait. Brûlants ils étaient, alors jour après jour elle les donnait au feu qui les léchait, les tordait, les faisait tournoyer dans une danse d'amour divine et mortelle. Puis, devant les cendres grises, chaque jour, dans un souffle, elle murmurait son nom.

Nos pas ralentiraient, silencieux à présent nous laisserions en nous se poursuivre l'histoire.

Un vent léger décoifferait les herbes et un léger frisson parcourant mes épaules, vous détacheriez la chemise orangée pour les en entourer. En jouant, vous entrouvririez la poche et en retireriez une lettre pliée en deux. « Cette lettre est pour moi », diriez-vous en riant.

Après quelques secondes, la voix changée, vous en liriez les premiers mots :

« J'aimerais vivre avec vous la douceur d'un soir de printemps...»

J.M

A 17 ans lire une lettre d'amour est troublant, elle renvoie bien sûr à celles que l'on écrira. Sa découverte déclenchait en Valentin des sentiments confus d'émotion, d'admiration, de malaise. Et il était intrigué : quelque chose en lui disait que ces lettres n'avaient jamais été ni envoyées ni reçues. Qui avait écrit cela ? Quand ?

Lui revint alors, en mémoire ce que sa grand-mère lui avait raconté : Dans la maison avait vécu une demoiselle et son vieil oncle acariâtre. Orpheline et alors qu'elle avait à peine vingt ans, il l'avait assignée à résidence, seule, dans ce village, pour une "faute" mystérieuse. Aurait-elle toute sa vie fantasmé un amour perdu ?

Il referma avec soin la mallette, la rangea dans un endroit plus sécurisé, tira la porte du grenier. Au passage reprit Astérix en Occitanie.

À ses parents, ses grands-parents, il décrivit avec enthousiasme sa joie de retrouver les aventures hilarantes d'Astérix et de Soutaloignon y croutons !

Il ne parla pas des lettres, cela lui aurait semblé grotesque.

La maison était leur gardienne, ce secret-là il ne le partagerait pas.

Nicole Clément

Fin faim de vie

Lundi 16 mars 2020

Je suis sur la route pour aller voir père, qui, depuis la mort de mère s'est isolé là-haut sur sa colline. Une petite brouille nous a éloignés mais, aujourd'hui, Jeanne ma femme m'a convaincu. « Va voir ton père, le vieux comme tu dis parfois, avant le confinement. À quatre-vingt-six ans, il est fragile. S'il lui arrivait quelque chose tu le regretterais. »

Devant la maison un lilas blanc agité par le vent m'accueille. Diana, sa dévouée femme de ménage arrive. Nous nous connaissons bien, et j'ai fait plus d'une fois appel à elle, pour avoir des nouvelles. Elle rentre chez elle, à cinq minutes.

L'accueil de père, que j'appréhendais, est chaleureux. Très vaillant pour son âge. Il s'occupe sainement, comme il dit, l'entretien du jardin pour le corps, la lecture et l'écriture pour l'esprit et, le week-end, l'apéritif avec les mots croisés et les sudokus.

- Voilà fils, à quoi s'occupe ton vieux père en attendant le coronavirus. Je ne vois que Diana pour le ménage et les courses. Quant aux voisins, on se parle de jardin à jardin. Il n'y a que le facteur qui touche mes journaux et mon courrier. Je les passe au four micro-ondes dès qu'ils arrivent. Quant à Caramel, mon chat, il est mort il y a trois mois.

Après avoir parlé de la famille. Il me dit avoir fait une découverte, une vieille photo de moi enfant, où je faisais une grimace grotesque, avec ma tête en forme de lune, qu'il alla chercher dans son secrétaire où j'aperçus un gros cahier titré « FAIM DE VIE » qu'il escamota ! Je quittai père, heureux de nous être retrouvés, pour rentrer avant le confinement.

Vendredi 20

Père m'a appelé, il va bien, mais le facteur, qui lui apporte ses journaux du week-end n'est pas passé. Est-ce pareil à Toulouse ? Ici aussi le service est perturbé, il les aura demain.

Samedi 21

Diana m'appelle, Elle m'informe qu'elle n'a pu descendre au village et que le facteur n'étant pas passé, père y est descendu pour chercher ses journaux chez la buraliste où il a rencontré certaines de ses connaissances. Il est tard, j'appellerai père demain, je le laisse à ses jeux.

Dimanche 22

J'ai grondé père pour son escapade imprudente. Il a pris la chose à la légère. Il avait l'air heureux. Peut-être avait-il réussi son sudoku ?

Vendredi 27

Père m'a tenu une heure au téléphone pour me parler de ses problèmes métaphysiques qui le tracassent « à l'hiver de sa vie » comme il dit. Ses journaux sont arrivés. Il est tout heureux et va passer un bon week-end. Nous sommes rassurés,

Lundi 30

Appel de Diana aux aurores, à l'heure d'été. Elle arrive de chez père. Il se sent fatigué et a de la fièvre. Elle est d'autant plus inquiète qu'elle a appris que M. Dupuy qu'il a rencontré il y a dix jours est à l'hôpital avec le covid-19. J'appelle son docteur M. Mayot, pour qu'il aille le voir.

Mercredi 1er avril

Père est toujours fiévreux. Le Dr Mayot ne peut confirmer le covid-19. Ce n'est peut-être qu'un refroidissement qu'il traite avec du paracétamol.

Jeudi 2

Le Dr Mayot, souhaite que j'aille à son chevet, pour le persuader d'aller à l'hôpital, car son état s'est détérioré. Il m'envoie une attestation pour justifier mon déplacement.

Vendredi 3

Je suis chez père, Il est très fatigué, a du mal à parler et, sa respiration est haletante. Il refuse d'aller à l'hôpital. Selon lui, c'est un mouvoir pour les gens de son âge. La venue du docteur ne le fera pas changer de décision. Il le branche à une bouteille d'oxygène qui lui permet de mieux respirer.

Je vais passer la nuit ici. Le Dr Mayot doit revenir demain matin et nous prendrons la décision de l'hospitaliser ou pas.

Diana m'assistera jusqu'au soir et ne partira qu'après nous être assurés que père se repose. Je tente de dormir sur le canapé, contrôlant toutes les deux heures qu'il dort calmement.

Samedi 4

Je suis réveillé par Diana, la fatigue a eu raison de moi. Avec précaution, nous allons dans la chambre de père. Tout est calme, trop calme. Point n'est besoin de s'approcher de lui pour comprendre qu'il ne dort pas. Il ne respire plus. Il nous a quittés ! Je manque de tomber sur ce corps sans vie qui fut mon papa. Le Dr Mayot est arrivé, a fait le constat du décès, il s'occupe des procédures que je suis incapable d'assumer. Je n'ai que le courage d'aller chercher dans le secrétaire, le papier où père a écrit ses dernières volontés ; « Pas de sacrement, pas de fleurs, juste une incinération intime, etc. » Son cahier où était écrit « FAIM DE VIE » a été corrigé en « FIN DE VIE »

Des hommes «scaphandriers» ont déposé le corps dans une housse dont le zip se refermant sur son visage sera ma dernière vision de père.

Mardi 14

Nous avons dû attendre ce jour pour assister à l'incinération. Dix personnes seulement à cause du confinement dont six de la famille. Des flammes emportent « le vieux, père, papa et des milliers de virus »

Vers un ciel improbable.

J'ai commencé à lire « FIN « FAIM » DE VIE ». Père y est pour l'éternité.

Jean-Charles Viers

Elle avait la démarche d'un chat

Sa démarche de chat me fascinait, légère, aérienne, souple. Marchait-elle vraiment sur le même sol que moi ? J'étais arrivée depuis quelques mois dans ce petit village rural et je ne connaissais personne. Je la saluais, le matin, elle, que j'avais surnommée « le chat ».

Elle habitait un château blotti dans un grand parc gardé de marronniers immenses aux fleurs roses et blanches.

Tous les matins, de bonne heure, elle sortait, elle marchait une heure d'un pas élastique et je m'amusais à la suivre de loin à travers les chemins de pierre et de fougères, les prés aux gais pissenlits et les sombres châtaigneraies. Parfois elle allait dans les gorges profondes jusqu'à la petite rivière, elle méditait en contemplant les cascades joyeuses. C'était pour moi l'occasion d'une découverte originale de ce coin de nature. Parfois le soir, quand le jour s'estompait elle s'occupait des rosiers, son visage était alors mi-sérieux- mi-amusé, serein, ensuite elle caressait les branches de lilas et y enfouissait son nez mutin.

Ma nature curieuse fut bien heureusement rassasiée par la boulangère, seule commerçante de ce petit village ; c'était une femme aux formes généreuses, aimable et bavarde ; outre le pain, elle proposait le dimanche des gâteaux, des tartes et des flans dont le parfum de caramel m'invitait à une saine gourmandise.

J'avais très envie d'en savoir plus sur mon énigmatique voisine mais ne voulais point paraître indiscret surtout que je n'étais pas « du pays ».

Un matin, la chance me sourit, le médecin du bourg voisin, cousin de la boulangère avec sa grotesque sacoche, venait prendre une miche de pain de campagne :

« Comment ça va au château ? dit la boulangère

- Il diminue de jour en jour répondit il

- Quel malheur ! Un homme aussi beau et sportif ! Elle est vaillante de s'occuper de lui comme cela.

- Une femme admirable », fut le seul commentaire qui échappa de la bouche moustachue et sensuelle du docteur.

Ainsi donc, elle n'était pas seule ! Il y avait un homme malade... je ne sais pourquoi elle m'attirait autant alors que je ne connaissais d'elle que sa démarche aérienne, ses promenades et son goût pour les fleurs.

C'est la malchance pour elle, mais chance pour moi qui servit mon dessein de la connaître mieux.

Ce jour là, une brume légère s'enroulait sur le paysage, elle fit une chute à une centaine de mètres de chez elle. Personne à part moi ! J'arrivai jusqu'à elle sans me presser de la façon la plus innocente possible, et lui proposai mon aide. Elle accepta avec une spontanéité que je qualifiais d'élégante. Il semblait qu'elle ait une entorse à la cheville, elle ne voulait déranger personne et fut bien heureuse que je lui propose de la raccompagner chez elle. Enfin j'allais pénétrer dans cette magnifique demeure construite autour des années 1900. Elle resta silencieuse pendant le trajet et simplement, à l'entrée du parc me dit « mon mari est très malade, il a un cancer je vais être handicapée quelques temps, comment faire ? » Le médecin appelé conseilla du repos, des pommades et des médicaments contre la douleur. Je jubilais intérieurement mais n'en laissais rien paraître, enfin l'occasion d'entrer un peu plus en contact avec elle, peut-être de lier une amitié ? Je lui proposais mon aide pour les courses, la cuisine et tout le reste. Son visage s'éclaira d'un sourire à la fois fantomatique, et furtif. Je lui dis que j'étais libre comme le vent, en pause tant sur le plan professionnel qu'affectif. Elle réfléchit un long moment, sourcils froncés

« Je veux bien » fut sa réponse.

Commença alors la période la plus étrange de ma vie. Tous les jours j'allais au château. Elle était réservée, distante, parlait peu, elle aimait le thé anglais. Elle était vêtue de bleu marine et blanc, je ne l'ai jamais vue porter des vêtements colorés, elle souriait peu.

Le matin, elle me racontait ses rêves et me proposait de les analyser ensemble : inondations, captivité, situations difficiles d'enfermement, reflet symbolique de ce quotidien particulier avec un malade grabataire en fin de vie. Parfois apparaissaient des cascades brillantes ou des phares signes d'un état de la psyché qui émergeait du chaos.

Nous parlions peu, elle restait une énigme, à la fois légère et profonde.

Un matin gris, elle me dit « C'est fini, il est parti. Son visage était aussi pâle que la lune, ses yeux cernés. Je ne peux pas rester ici, j'ai besoin d'espace et de distance, je pars loin en Asie, je n'oublierai jamais votre présence douce, délicate, chaleureuse ». Elle m'offrit une étoffe de soie bleu turquoise.

Les volets se fermèrent, je traînais quelques jours mon humeur mélancolique en bandoulière par les chemins creux, et puis, non, ce n'était pas possible, je m'enfuis moi aussi.

Curieusement côtoyer la fin de vie et son accompagnatrice m'avaient donné un appétit de vivre extraordinaire et une grande sérénité.

Lotus-Pyr

Un enfant adopté

Je suis né sans doute en 2002. J'ai eu aussi deux frères nés en 1985 et 1986 morts en 1999 J'ai appris très tôt, vous le comprenez, triste découverte, qu'ils sont morts jeunes. Deux frères de constitution fragile, élevés par des parents adoptifs (les miens aussi) alors inexpérimentés qui ont précipité leur mauvais état, trop souvent exposés au vent, à la pluie et à la solitude douloureuse des nuits sans lune. Nos parents les avaient pourtant séparés pour essayer de comprendre et d'enrayer leur dépérissement. L'un deux fut envoyé dans les Cévennes où le climat plus sec aurait dû lui être plus favorable. Je sais qu'ils ont bénéficié de beaucoup de soins et d'amour. Mais rien n'a pu arrêter leur déclin qui tenait avant tout à leur fragilité à la naissance.

Ils ont pourtant connu des jours heureux. J'ai entendu parler d'une fête des mères organisée en 1987 ou 1988 par les deux garçons, biologiques ceux-là et de constitution robuste. Nous étions tous ensemble dans la roseraie aux fleurs éclatantes adossée à des lilas vagabonds intrusifs qui cherchaient à masquer les effluves aériennes des roses. Le chat Popeline qui aimait dormir sur mes genoux était resté avec nous pour la fête malgré l'agitation. Les enfants adoptés s'interrogent sur l'identité de leurs parents biologiques : nous, nous avons toujours su. Notre famille est anglaise, mon père est toujours vivant. Il habite en Normandie chez une très vieille princesse roumaine qui est morte centenaire récemment, paraît-il. Nous conservons une photo de cet aïeul dans un coin du jardin de la vieille dame qu'il semble ne devoir jamais quitter. Il n'a pas l'air grotesque, bien que son teint soit peut-être gris, et que l'un de ses bras pende, mais ils sont largement ouverts pour accueillir les visiteurs. J'ai apparemment hérité de lui une constitution très robuste. Heureusement car j'ai connu un drame que mes parents ont, depuis, réparé. Pour s'installer dans les Cévennes, ils avaient dû se résoudre à m'abandonner, je n'avais pas trois ans, me semblait-il. Ils avaient compté sur les nombreux occupants occasionnels de leur maison des environs de Toulouse qui se succédèrent pendant la dizaine d'années de leur absence. J'étais dans une partie de ce logement sombre, mal chauffé et humide qui cependant n'est pas venu à bout de ma santé. J'étais toujours là bien planté, sans impatience, mais triste, un peu désespéré.

C'était sans doute de la résignation. Leur séjour cévenol, au cours de ces années, fut de plus en plus entrecoupé de retours de plus en plus longs dans leur maison à l'immense jardin. Ce fut ma chance ; je renaissais littéralement. Ils ont alors vraiment voulu réparer leur négligence : ils m'ont fait prendre l'air régulièrement en me portant dans les meilleurs endroits de leur jardin. Ils m'ont enduit d'une huile végétale qui me donnait un teint caramel qui ne me déplait pas. Je profite de la douceur des recoins ombragés. J'ai beaucoup de visites mais le chat Popeline n'est plus là depuis longtemps. Ah j'ai oublié de vous dire : dans notre famille nous ne marchons pas, c'est de naissance. Les gens viennent à nous pour un temps de repos. Nous sommes souvent installés dans de beaux jardins dont nous relevons les camaïeux de verdure et de couleurs. Je suis un banc en bois de teck et je vais vivre longtemps.

Alain Clément

Retiens-moi

La nuit est si noire, pas de lune, mais si douce et veloutée qu'il sort sa main par la vitre pour la caresser. Un sentiment d'extase et de liberté le transporte. Il est bien, il joue avec la nuit. Le vent glisse sur sa peau.

Il veut l'attraper, lui court après de plus en plus vite. Il est si vivant.

Maintenant, il sent une main. Juste une pression légère et rassurante sur ma main. Je pense que l'on me tient vraiment. On ne veut pas me perdre.

Je ne peux pas ouvrir mes yeux, je n'entends pas de bruits, je suis dans une bulle chaude et confortable avec une main lisse et soyeuse au bout de mes doigts.

Je ne sens que cette main. Je ne sens pas mon corps. Je ne sais pas où je suis, je flotte.

Moi aussi je veux la toucher, je veux serrer mes doigts pour lui montrer que j'aime la tenir, que cet effleurement si doux est une caresse affectueuse comme quand j'étais petit et que je serrais la main de maman.

Ce que j'aimais, c'était tenir sa main pour aller à l'école. J'avais beaucoup de chance, j'allais à l'école à pied avec maman et mon petit frère. Maman nous avait dit un jour «j'ai deux mains, j'ai deux enfants, alors serrez- moi bien fort » et elle nous pétrissait la main en riant. J'avais peur de la serrer trop fort et de lui faire du mal.

Mais non, cela ne lui faisait pas mal, elle nous couvrait de baisers et de caresses, nous ébouriffant les cheveux avant de nous laisser entrer dans la cour de l'école. C'était tellement de bonheur. Est-ce que je le lui ai dit que j'adorais ça? Je ne sais pas.

Je ne suis pas seul puisque je sens toujours la main. Apparemment cela ne la dérange pas cette main de me tenir. Elle est un peu collante je crois.

C'est éphémère le toucher, cela s'envole et se repose.

Maintenant je sens que j'ai mal, c'est ma peau qui me fait souffrir. C'est parce que l'on me tient toujours la main et mes doigts sont écorchés, à vif sans doute.

Il faut me lâcher la main.

Je la veux, j'en ai besoin pour caresser l'épaule de ma voisine, sa peau est si douce, ambrée comme un caramel. C'est beau la peau, c'est frais, c'est chaud, humide et soyeux. Doux comme un chat. C'est un être vivant qui sous mes doigts vit et vibre comme un instrument de musique merveilleux. Je suis un pianiste de la peau et je rêve de mes concerts fulgurants dans les nuits de ma jeunesse.

Il faut me laisser ma main, car c'est mon bien le plus précieux.

Avec ma main, je touche, je palpe, je taille, je caresse. Ma vie est un jardin et je le cultive avec jouissance.

Je suis calme. La main qui me tient est légère et souple. Je rêve.

Elle est assise dans le jardin. Il fait si chaud qu'elle palpe de ses longs doigts fins et nacrés l'herbe pour essayer de se rafraichir mais l'herbe est sèche et ne lui procure pas la sensation qu'elle recherche. Je la regarde, sa nuque penche vers l'avant et je m'approche à la toucher. Je lui vole soudain un baiser. Je suis fasciné par cette minuscule goutte de sueur cristalline qui dessine un chemin dans le fin duvet de ses cheveux relevés. Mes lèvres se posent sur sa peau si douce et je bois sa chaleur. Jouissance. Elle redresse la tête et me repousse en riant, son bras me retient pour une ultime caresse. C'est ma femme, je l'aime. Elle sent le lils.

Elle m'envoie un baiser qui vole vers moi et se pose de feuille en feuille comme une abeille butineuse. L'instant est passé et seule la sensation de bonheur intense me reste. Quelle découverte, le bonheur vit, il va il vient comme un papillon et vous effleure avec la même douceur. Je me suis toujours demandé s'il fallait l'attraper, l'enfermer ou bien au contraire le suivre et virevolter avec lui.

Je sens la caresse sur ma main.

Pourquoi toutes ces images ? Elles passent si vite, je ne peux les retenir, les saisir, les garder, les attraper.

Je ne sens plus la main. Je veux que la main me retienne. Retenez-moi, tirez-moi vers vous. Je vous en prie, j'ai froid, c'est grotesque, je veux ressentir la douceur et la chaleur de vos doigts.

Je suis fatigué, je me glisse dans des draps un peu rêches. Je caresse les petites écailles des fibres. Maman vient me border, je me blottis en elle, elle me serre tellement fort que je suis bien. Elle est là pour toujours, elle me reprend avec elle et m'amène avec amour. On se retrouve alors ?

Elle lui a tenu la main.

Elle a senti quelques instants la chaleur de sa peau. Et lui ?

Elle lui a parlé aussi, elle ne sait pas s'il a entendu.

Elle ne sait pas si elle lui a fait du bien. Elle savait juste qu'elle devait tenir sa main.

Elle ne sait pas qui il est. Elle ne sait pas si on va le lui dire, pourtant il est mort avec elle.

Dans sa main.

Sa main maintenant glacée. Elle l'enfonce dans sa poche pour la réchauffer un peu.

Elle regarde la main qu'elle a lâchée. Elle regarde et voit le sang couler.

Le choc a été d'une violence inouïe.

À quoi pensait-il ? Pourquoi allait-il si vite ?

Elle ne le saura jamais. Elle sait juste que sa main ne l'a pas retenu.

Armelle Marbach-Meunier

Temps incertains

De façon inattendue le printemps est arrivé très vite après un hiver clément. En cette fin du mois d'avril le lilas est déjà fané. Dans les haies, les lisières et les clairières des bois, près de vieux bâtiments les sureaux se couvrent de taches claires, de larges corymbes de petites fleurs blanches.

Sandrine ne veut pas manquer cette brève période de floraison. Elle a hâte de préparer de savoureux desserts parfumés à la fleur de sureau, elle commence par une île flottante, puis suivront dans les prochains jours le vin pétillant, le sirop et les glaçons. Au cours de ses promenades elle a déjà repéré les arbustes dont les inflorescences sont accessibles. Avec un réel plaisir elle cueille ces grappes de fleurs bien épanouies qui embaument l'air.

Après sa récolte elle égrène dans un saladier ces myriades de fleurs odorantes qui regorgent de pollen. Elle les laisse infuser dans du lait chaud et presse ensuite la mousseline qui les contient pour extraire jusqu'à la dernière goutte leur suc délicieux. Avec de bons oeufs bien frais la crème épaissit rapidement. Pour terminer surtout pas de caramel sur les blancs montés en neige, il masquerait le goût succulent du sureau !

Soudain des bruits de chantier viennent troubler le silence. Sandrine sort et se dirige vers le jardin. Dans la cour en contrebas les voisins sont très affairés. A grands coups de marteau un jeune homme cloue des planches sous le toit du poulailler. Ils viennent de faire une horrible découverte : quatorze jeunes poulets décapités gisant sur le sol, deux autres avec une morsure profonde à la base du cou. Un véritable carnage ! Par cette nuit de pleine lune, une fouine s'est introduite à travers un interstice sous le toit à l'intérieur du poulailler et a causé des ravages.

Sandrine est interloquée, son visage s'assombrit, elle imagine ce spectacle épouvantable : des poulets sans tête, ni cou ! C'est à peine croyable mais c'est aussi tellement extravagant, fantastique, grotesque qu'elle ne peut s'empêcher d'esquisser un rire nerveux.

Et chacun d'en rajouter et chacun de broser un tableau inquiétant de cette fouine égorgeuse de volaille.

— C'est le sang qui l'attire, elle tue pour sucer le sang de ses proies qu'elle abandonne ensuite sur place.

_ Oui, une bête sanguinaire... la panique des poules surprises l'excite et elle égorge tout ce qui bouge jusqu'à ce que revienne le calme.

_ Elle rôde la nuit autour des poulaillers, une chasseresse insatiable !

L'inquiétude, la peur s'emparent de Sandrine. Et si son chat, lors de ses pérégrinations nocturnes, venait à croiser le chemin de la fouine ? Qu'advierait-il s'ils s'affrontaient ? Il ne va quand même pas succomber à la frénésie meurtrière de cet animal, lui qui est un miraculé de la tempête Elsa du mois de décembre !

Soudain un vent d'une violence inouïe a arraché le toit du garage, il a projeté les poutres contre les parois en planches d'un appentis et elles s'y sont encastrées. C'est là justement que dormait le chat ! Une poutre a frôlé sa tête. Elle aurait pu le décapiter...

Sandrine ne veut pas se laisser envahir par ces idées noires. Elle veut se défaire de cette impression pesante de menace et de danger. La journée avait si bien commencé, elle s'annonçait radieuse, puis tout avait basculé...

Revenue à la maison, Sandrine retrouve le calme. Les effluves de la crème anglaise parfumée à la fleur de sureau parviennent jusqu'à elle. Elle sait bien que le monde dans lequel elle vit devient de plus en plus incertain, qu'il la déconcerte souvent, qu'il l'effraie parfois. Quelle prise peut-elle avoir sur cette part d'imprévisible qui vient perturber le cours normal des choses ?

Conscience de la mort

Unique est chaque instant

Beauté de la vie

Jacqueline Viguier-Périn

Nous n'irons plus au bois.

L'impact de la pluie au creux de la dalle résonne plus mollement qu'à l'ordinaire. Peu sûr de mes sens, je me passe un café noir. Pour le déguster dans le vide j'allume la télé. Vagué-je encore dans mes rêves lorsqu'une brève phrase m'annonce la mort des oiseaux. « Qu'est-ce qu'elle raconte, cette poule ? Quels oiseaux ? À Paris ? » Incrédule, je me verse une nouvelle tasse et ouvre les fenêtres. Sur la rue déserte et sans perspective, la pluie qui tombe dru ne me surprend pas, je l'avais entendue. Côté jardin, je note à nouveau le bruit feutré de la pluie sur le bord du toit. Les pigeons qui habituellement tiennent conciliabule en s'ébrouant dans la gouttière auraient-ils enfin déserté leur perchoir ? Un paquet me frôle en tombant. Un pigeon mort git à mes pieds. Je lève la tête. Un matelas de plumes déborde de la gouttière, des petites têtes pendent, j'aperçois les griffes roses tournées vers le ciel. L'annonce de la télé me revient. Si les oiseaux morts ne sont que des pigeons, pas grave. Tiens, les tourterelles sont silencieuses. Ce doit être le chagrin, ils sont un peu cousins. Au creux de l'herbe trop haute leurs petits cadavres beiges gisent à travers les pissenlits. Elles ne saignent pas, d'ailleurs les chasseurs ne s'approchent pas des maisons ; bien que sottes, ces bestioles le savent. La pluie a cessé, et, tant pis pour mes pantoufles, je pars sur l'allée. Les chats errants qui gisent sous les arbustes, me regardent approcher et s'enfuient au tout dernier moment. Au-dessus d'eux, de petites dépouilles aux plumes dégoulinantes pendent dans les branches. Je suis abasourdi. Il y a des oiseaux morts à travers les fleurettes printanières, dans la haie de lilas, au pied des arbres, et les chats n'y touchent pas.

« Que disait la télé, ce matin ? » Je l'allume, elle ne dit rien, normal. Je prends la route pour acheter un journal à la ville. Le soleil perce, on devine les chants d'oiseaux qui accompagnent les éclaircies. Je les devine mais je ne les entends pas. Plus un oiseau voletant sur ma route, l'air est vide, j'ai envie de pleurer. Je vais prendre un café cognac au bistro et ouvre le journal. La guerre, le terrorisme, les élections, la délinquance. Bien sûr, tout cela est plus important que les petits oiseaux. Un discret encart en pages internationales parle d'une épidémie soudaine qui aurait atteint les volatiles en Chine. Tous ? Et ici ? Possible, le coq de mes voisins n'a pas chanté, ce matin. Je pars visiter l'élevage au bout du village. Y est

entreposée une colonie de canetons qui, une fois dégrossis, seront emportés vers le Gers. Les chiens n'aboient pas. Dans la cour déserte l'air est éteint et le hangar à canards, propre et net sent le désinfectant.

À la maison, télé et radio continuent leurs programmes. Les JT ignorent le sujet. Personne ne pipe mot, pas de réactions de citoyens. Le Président de la République pourrait rassurer, les écolos s'insurger ! Aucune nouvelle de Hulot, Duflot ou Mamère. Et Greenpeace alors ? Non, ils n'ont rien à dire. Si le silence est international, on va tous mourir comme des pigeons. Le soir, l'émission « Enquête de santé » qui devait dénoncer les usines de pesticides, hier annoncée en fanfare, est déprogrammée. Au JT du lendemain matin, la journaliste de la veille est remplacée par un monsieur aux airs de ministre. Les jours suivants, des camionnettes de gendarmerie sillonnent la campagne. Enquête ou intimidation... On apprend à vivre sans oiseaux. Et dans le secret.

Un peu plus tard, alors que je visite mon jardin comme à l'accoutumée, -un oiseau aurait-il subsisté ? Une nichée aurait-elle éclos seule ?- les boules de poils m'attendent sans broncher. Mortes. Les chats ne sont pas mes amis, je ne les pleure pas. Mais je m'inquiète, suspectant un nouveau génocide.

Printemps 2020 :

Les oiseaux ne sont pas revenus. Ni les chats. Devenues folles, les vaches ont été abattues. Dans les haies, une variété après l'autre, les arbustes ont séché. Les pâquerettes et leurs amis pissenlits et boutons d'or se sont étiolés depuis longtemps. Les graines germent et meurent. Cette année, sitôt nées, les cerises se sont tachées puis sont tombées. Tous les fruitiers ont suivi. Les frigos des abattoirs ont laissé la place à des gibecières de papillons. Nous ne nous nourrissons plus que d'insectes. Heureusement, ils abondent, et grillés, ils ont goût à caramel. Mes voisins ont disparu. Partis ? Confinés ? Morts ? La rue reste déserte, moi, je marche mal, je tousse, je souffle. Je finis par m'aliter. Je n'ai plus d'appétit : les cafards sur les draps me dégoutent, je suis au bout. Je mets la radio, « Nous n'irons plus au bois » entonne une chorale aux voix fraîches et aiguës. La ritournelle s'arrête ; suit un soupir interminable. La radio craquète encore, le bruit se fait plus humide. Je tends mon bras pour l'arrêter. Macabre

découverte, des insectes à foison le mordillent. Je saigne. Tout mon corps saigne, mordu, piqué, dévoré. Grotesque. Bon vent, madame la Terre !

Odile Savelli

Place de l'horloge.

Assis sur un banc à l'abri d'un platane frissonnant sous les caresses d'un vent léger ; mistral apaisé. Un homme, de son sac en plastique sort ce qui sera son repas. C'est le début de l'après-midi, la chaleur du sud-est pesante, Il a faim, un morceau de pain, un pot recouvert d'un papier d'aluminium d'où il prend avec son index droit une pâte rougeâtre, qu'il étale minutieusement sur son pain, il se lèche le doigt et répète l'opération deux fois, indifférent au va et vient des touristes.

Il semble apprécier sa préparation culinaire. Ses déchets rassemblés dans une feuille de papier journal, il va les déposer dans une poubelle débordante, à trois pas de son lieu de pique-nique.

De retour à son banc, il s'y allonge pour une courte sieste.

Avant de reprendre sa route, il sort de son sac, une canette de bière, se désaltère à petites gorgées.

Chargé de son mince bagage, il part suivi de son petit chien noir qui traîne derrière lui une longue ficelle, un mot a suffi « viens ! ». Le chien docile trotte. L'homme n'est pas pressé, il s'est restauré, reposé, désaltéré, il prend une direction précise. Il sait où il va, il a un but, on peut penser qu'il est attendu.

C'est sûrement ça, sans hésitation, il a pris la rue qui monte vers le petit Palais, il a dépassé les bars avec terrasses sur sa gauche, s'arrête devant la porte au numéro 18.

Il attend le petit chien qui renifle encore et encore les traces laissées par ses frères et par les chats abandonnés du quartier, sans un mouvement d'impatience, l'homme de son doigt léché a appuyé sur un bouton de sonnette.

La réponse s'est fait attendre, il a seulement dit, c'est Hakim.

Hakim, le chien sur les talons monte au troisième étage, la porte peinte en jaune ocre un peu passé, disons caramel au lait, est entrouverte.

C'est là qu'ils sont attendus.

Un vieil homme, enfoncé dans un fauteuil en cuir usé, fait un petit geste de la main, geste faible mais accueillant. Une complicité silencieuse est perceptible.

Le chien va boire au récipient d'eau, posé près d'un panier garni d'un pull usagé, couche où il se réfugie en habitué des lieux.

Hakim a déposé son sac en plastique sur la table, sa veste passée de mode depuis longtemps sur le dossier de l'unique chaise disponible, les deux autres étant chargées de livres, de dossiers de couleurs différentes. Il s'y assoie après avoir pris un livre indemne de toute poussière, contrairement à la cheminée où il était placé. Il caresse la couverture du livre, le retourne, l'ouvre, regarde le vieil homme qui semble sommeiller.

Hakim pose le livre sur son genou, sa main faisant office de presse livre.

Il attend.

Le temps qui passe s'écoule tranquillement ; attendre n'est pas perdre son temps ; c'est accepter le rythme de l'autre. Il l'a réalisé depuis longtemps, Hakim.

La respiration du vieil homme fait des pauses. Hakim l'observe inquiet, pourtant habitué à sa fragilité, mais aujourd'hui il perçoit une gêne plus oppressante, il l'interpelle : Monsieur. La réponse inaudible se perd dans un faible râle.

Hakim a compris que ce serait un jour sans lecture, il repose le livre sur la cheminée au même endroit pour ne pas déplacer la poussière.

Il voudrait l'aider, le soulager, pour le rafraîchir quelques gouttes d'eau sur les lèvres, puis reprend sa place sur la chaise.

Il se laisse envahir par le film de leur rencontre.

Il y a une décennie environ, il était assis sur son banc favori à l'ombre des platanes, place de l'horloge, son bonnet posé sur son sac en plastique tenait lieu de tirelire. Un homme s'est arrêté, a déposé une pièce, puis s'est assis.

Quelques paroles avaient suffi pour comprendre qu'ils partageaient des souvenirs semblables. Cette découverte les avaient ébranlés l'un et l'autre. C'était impératif, ils ont décidé de se revoir, leurs solitudes enfin brisées.

Parler du pays qui les a vus vivre, Hakim enfant, Monsieur gérant d'un domaine planté de 25000 orangers, clémentiniers. Le père du jeune garçon qu'il était, travaillait sur ce domaine.

Leurs échanges lui a apporté des réponses. Hakim a enfin compris pourquoi Monsieur avait toujours refusé d'aider son père à faire les papiers pour venir travailler en France.

Il voulait lui éviter de vivre ce qu'il expérimentait, seul, loin de sa famille et si souvent sans travail. Son refus était de la bienveillance, c'est seulement maintenant, qu'il peut en saisir le sens.

Reconnaissant, délivré d'une rancœur partagée avec sa famille, ce jour-là, Hakim décide de continuer à appeler son nouvel ami « MONSIEUR » comme il le faisait enfant. En secret avec ses copains, sa dame, ils l'appelaient par son prénom « LILAS »

Aujourd'hui, MONSIEUR est plus mal.

Grotesque, d'évoquer un changement de lune.

Christiane Garces

La tempête

La tempête avait soufflé toute la nuit et la mer qu'on apercevait de la fenêtre du haut avait pris les couleurs glauques d'un animal malade auquel ses soubresauts d'agonie arrachaient des plaintes rauques et sauvages : grand corps verdâtre au pelage hérissé comme celui d'un chat terrifié, écumant de rage et de bave blanche, et grondant sa fureur venue du fond des âges et des abysses. La pluie maintenant cinglait le paysage : le figuier s'affaissait sous les coups, les lilas ployaient sous les rafales, l'eau rejaillissait sur les ardoises, la barre de l'île de Groix avait disparu dans le gris opaque de la mer et du ciel; bientôt tout allait disparaître aussi, les maisons et les arbres estompant leurs contours dans l'élément liquide qui envahirait tout.

Anna sentait son âme se diluer dans le paysage : il lui fallait faire des efforts pénibles pour rassembler les lambeaux de pensée qui ne demandaient qu'à fuir et se fondre dans la débâcle généralisée. Le front appuyé contre la vitre elle essayait de retenir et de faire fonctionner entre elles des bribes de raisonnement qu'elle sentait de plus en plus floues : pas sortir, essayer de joindre Paul si le réseau marche encore, vérifier l'état du sous-sol, placer en hauteur les cartons de livres avant qu'ils ne soient mouillés, regrouper bougies et lampes de poche au cas où l'électricité serait coupée comme la dernière fois, mettre la radio, tiens, pour écouter la météo...

La vieille maison craque et gémit sous les assauts du vent et de l'eau, derrière la fenêtre on ne voit que du blanc, du blanchâtre qui bouge, tourne et vire, un maelstrom de pluie qui fouette et brise tout sur son passage : est-ce la fin du monde?

Impossible de joindre Paul : le téléphone n'a plus de tonalité, le portable est déchargé et le chargeur introuvable, l'électricité coupée par intermittence. Anna est descendue au sous-sol avec une lampe frontale et s'est retrouvée les pieds dans l'eau: vite, il faut sauver ce qui peut être sauvé. Les cartons de livres trempés se défont quand elle veut les soulever, il faut prendre les livres un à un, les essuyer et les mettre en hauteur où on peut, sur la machine à laver, le buffet, dans l'armoire bretonne... Pourquoi n'a-t-elle pas rangé ces livres avant, dans les bibliothèques restées vides depuis son installation dans cette maison de bord de mer ? Elle n'avait pas encore

trouvé de principe de rangement: par ordre alphabétique ? D'auteurs ou de titres ? Par genres littéraires ? Éditions ? Collections ? Ses soucis de bibliophile lui paraissent grotesques à présent dans cette atmosphère d'apocalypse .

Mais il n'y a pas que les livres qui sont mouillés : les pieds des meubles vont pourrissant, et la réserve de bûches pour la cheminée sent le moisi, toute la maison part à vau-l'eau !

Anna referme soigneusement la porte de communication avec le sous-sol et s'assoit dans son fauteuil. Le poste de radio à piles crachouille des informations inaudibles : elle croit comprendre "retour du beau temps". Attendre alors, que faire d'autre ? Attendre la fin de la tempête, attendre le retour au calme de la nature qui a besoin d'exprimer encore sa colère, essayer de ne pas l'imiter dans son déchaînement sauvage, garder la tête froide, les idées claires, tenter un nouvel appel: c'est quoi son numéro déjà ? Comment se fait-il qu'il ne soit plus dans ses contacts ? Le grand maelstrom blanc a envahi le cerveau d'Anna : elle ne sait plus où est Paul, pourquoi il n'est pas avec elle et depuis combien de temps ils ne se sont pas vus. Et elle-même, que fait-elle dans cette maison vide ? Cette maison de vacances d'été, pourquoi l'occupe-t-elle en hiver ? Où sont les autres ? Pourquoi est-elle seule tandis que la tempête fait rage à l'extérieur et dans sa tête ? Déjà la lune couleur caramel dur s'est levée dans le ciel qui se dénude.

Anna est remontée dans la chambre du haut pour essayer de voir la mer : le grand chiffon blanchâtre qui masquait l'océan s'est déchiré et elle aperçoit l'eau grise aux crêtes blanches qui explosent sur les rochers dans un fracas d'enfer. Paul aussi avait les cheveux blancs, en vagues bouclées d'écume grise, et les yeux blancs aussi, le fond de ses yeux, blanc et brillant comme de l'émail, et tout ce blanc se fracassait dans des hurlements noirs de désespoir sur le bloc rocheux du désamour d'Anna : la mer amer amour à mort...

Où est Paul? Pourquoi ne vient-il pas la rejoindre dans cette maison qu'il aimait tant ? Pourquoi la laisse-t-il seule chavirer dans la tempête ? Dériver sur sa mer intérieure démontée... L'a-t-il abandonnée pour toujours? Les yeux d'Anna n'arrivent plus à contenir ses larmes qui coulent à flots sur son visage déformé par le chagrin, sur son corps secoué de sanglots comme une petite bête qui agonise, des sanglots qui viennent de très loin, du fin fond de sa mémoire délabrée, de sa mémoire infidèle qui soudain lui

rappelle que son mari est mort et que ses cendres entassées dans une urne lestée ont été enfouies dans la mer au large de la côte sur laquelle donne sa fenêtre battue par toutes les eaux du ciel.

Paul ne reviendra plus jamais, mais peut-être manifeste-t-il sa présence en ce moment-même par ce courroux colossal, qui semble enfin s'apaiser peu à peu parce qu'Anna, dans l'égarement de son esprit et le vide de son cœur, aurait fait cette découverte, l'aurait enfin entendu et reconnu, son homme à jamais disparu dont il lui faut désormais apprivoiser l'âme mêlée au vent et à la pluie, aux vagues et au varech, au sable et aux rochers.

La tempête s'est calmée ...

Annie Billon

Première enquête de l'inspecteur Wally

Un jour, Léo-Paul Dafon, qui était un homme très calme, se reposait en méditant dans sa maison à Londres, il pensait à ses lilas...

Quand soudain quelqu'un cria :

« Au feu ! »

Il se leva tout de suite et vit des flammes jaillir par la fenêtre de sa maison. Le vent soufflait, M. Dafon appela les pompiers par crainte que le feu ne se propage. Il se dit que quelqu'un avait dû mettre le feu car rien n'aurait pu provoquer cet incendie ; il appela donc l'inspecteur Wally. Dès que les pompiers éteignirent le feu, Wally arriva.

L'inspecteur observa, vit un mégot et une trace de pas ; il se dit que ce mégot aurait pu déclencher ce feu, et que cette trace de pas était sûrement celle d'un criminel grotesque et lourd. Cette découverte le mit sur une piste.

Il continua son enquête et dans son bureau convoqua 3 suspects. Il y avait : Vincent Parigot, Emil Frouçar et Jules Botte-fesse ; tous font à peu près 100 Kg. L'inspecteur Wally les interrogea

« Que faisiez-vous pendant l'incendie ?

Émil Frouçar fut le premier à répondre.

- Quand j'ai entendu l'alerte je suis allé le plus loin possible.

Puis Jules Botte-fesse répondit

- Moi j'étais chez moi et j'ai rien entendu, je m'occupais de mon chat.

»

Vincent Parigot répondit à son tour

- Moi, comme Jules.

L'inspecteur dit :

- Pas la peine de continuer l'interrogatoire. Je sais qui a mis le feu : c'est Vincent Parigot.

L'inspecteur l'avait vu courir dans la rue.

- Pourquoi avez-vous incendié la maison ? demanda l'inspecteur en se frottant un caramel dans la bouche.

- Il m'a humilié devant tout le monde et j'étais très en colère. »

Léo-Paul remercia Wally. Celui-ci l'informa qu'il devrait dormir dans un hôtel trois étoiles *** qui lui serait payé, l'hôtel de La Pleine Lune à quelques rues de sa maison. Vincent Parigot fut condamné à huit ans de prison et paya une amende de £3 000.

THE END.

Marceau Cousyn (9 ans)

Chemin de Bohême

Par la fenêtre ouverte de la cuisine, le regard de Casimir se perdait au-delà des rues grises et vagabondait aux frontières de la ville. C'était un dimanche où le temps s'était ralenti, les pensées étaient en suspension dans l'air humide. Le ciel s'était ennuagé en début d'après-midi, assombrissant les pièces de la maison. D'un geste lent, il remplit sa tasse de café chaud, nota la date du jour sous celle de la veille sur une ardoise suspendue au clou et retourna à la fenêtre en pensant à Énéa.

Il aperçut à l'entrée de la gare, un homme sur un monocycle pédalant sous les yeux émerveillés de deux enfants.

Casimir enfila un blouson léger, referma la porte derrière lui et descendit la rue pour les rejoindre.

Un jour, il avait croisé un groupe d'équilibristes répétant sur la place principale. Sans succès, il avait essayé un monocycle. Énéa avait tenté aussi. Elle avait ri, puis avait pédalé jusqu'au coin de la rue et disparu une minute, guère plus longtemps. Pourtant, quelque chose avait déraillé au creux de son estomac quand il l'avait vu réapparaître. Une simple impression.

Elle avait ensuite parlé longuement avec la troupe et fait ses bagages le soir même. « Attends-moi, je serai bientôt là, tu n'auras pas longtemps à compter les jours. »

Elle était rêveuse et éphémère, toujours en partance pour la découverte du monde. Sur sa robe, les fleurs de tissu avaient dansé au rythme de ses pas qui s'éloignaient.

La morsure du vent lui avait extorqué une larme.

Depuis, il guettait l'arrivée des trains.

L'équilibriste n'était pas celui avec qui Énéa était partie, mais son allure, ses chaussures grotesques refermées par des lacets caramel, ses manières fantasques, lui rappelèrent ce jour-là.

Casimir poussa un cri ! L'homme chancelait et glissait sur la selle. Mais levant les bras au ciel, il sauta à terre dans un salut solennel. Les enfants, d'abord surpris, applaudirent avant de lui laisser une pièce.

Au moment où l'homme s'apprêtait à partir, un rayon de soleil vint caresser la joue de Casimir. Il avait l'odeur de l'herbe coupée près d'une source vive.

Sans réfléchir, il monta dans le train à la suite de l'homme.

« Existe-t-il un endroit où tous les rêveurs se retrouvent ? » se questionna-t-il.

Lorsque le train atteignit son terminus, le soleil était bas sur l'horizon. Casimir hésita un instant avant de reprendre sa marche derrière l'homme. Au-delà des dernières maisons, le chemin était calme et silencieux.

« Avait-elle, elle aussi, respiré le parfum du lilas près de ce pommier sauvage ? »

A l'orée d'un petit bois, la brume, soudain, l'enveloppa. Le ciel était devenu blanc et une fine bruine faisait chanter les branchages. Il percevait maintenant avec peine la silhouette qui s'estompait dans le paysage. Ne sachant plus où il posait les pieds, il s'immobilisa pour écouter la rumeur des arbres.

« Je ne crains rien, je ne crains rien », se répéta-t-il.

Il s'accota à l'épais tronc d'un chêne et attendit une accalmie. Sous ses pieds, il sentit la terre se gorger de l'eau du ciel.

La brume se dissipa aussi rapidement qu'elle était venue.

« Que vais-je faire maintenant ? Je ne perçois plus les distances ni l'horizon ! »

Il se hâta dans la direction où la silhouette s'était évanouie en suivant la danse des herbes. Elles le menèrent à une maison de pierre dont il poussa la porte le plus silencieusement possible.

Près de l'entrée, il vit une forme étrange. « Un chou bleu gigantesque, pensa-t-il surpris. La mue d'un oiseau mythologique ou le boa d'une cantatrice ? »

La forme, imperceptiblement, pivota vers lui et deux yeux de chat le fixèrent. Il ne savait pas s'il devait avoir peur ou bien s'émerveiller. Les grands voilages vaporeux se soulevèrent, laissant apparaître le visage d'une jeune femme. Ses yeux clairs ressemblaient au chant des oiseaux, limpide et libre.

Elle l'invita à s'asseoir et lui dit s'appeler Rêve Bleu.

Dans la salle, des tables étaient installées et un personnage déguisé en cheval affublé d'une robe rose et blanche brodée de dentelles semait des mots sur chaque table.

Il garda les morceaux de papier au creux de sa main sans savoir quoi en faire.

La maison était en effervescence, il ne savait où regarder tellement il y avait de masques étranges et de costumes chamarrés.

Au dehors, le vent bousculait les ombres.

Rêve bleu pencha avec élégance la tête vers lui.

— Que viens-tu chercher ici ?

Casimir haussa les épaules, ne sachant quoi répondre.

Elle jeta un regard sur les papiers.

— Zora et Isaura... Ce sont de belles villes...

Casimir ne comprenait pas.

— Tu sauras bientôt, le rassura-t-elle.

Fasciné par cette créature, il n'avait pas prêté attention à ce qu'il se passait autour de lui. Chacun lisait, à tour de rôle, l'extrait d'un livre.

— C'est à toi maintenant. J'ai ouvert le livre à la bonne page, le rassura Rêve bleu.

Il lut la première phrase avec appréhension :

— « Au-delà de six fleuves et trois chaînes de montagnes surgit Zora, ville que ne peut oublier celui qui l'a vue une fois . »

Puis les mots coulèrent vers la ville d'Isaura, la ville aux mille puits. Lorsqu'il releva les yeux du livre, un espace s'était ouvert vers la transparence des frontières. Il eut envie de s'y perdre.

Ils passèrent la nuit à parler de villes féériques et de liberté, encore et encore jusqu'au petit matin. Casimir avoua sa peur de la vie de bohème, sans attaches, sans lieu de retour. Elle lui prit la main. Il choisit de ne regarder qu'elle et d'écouter la musique de ses mots.

Ils partirent à la première clarté du jour, les yeux emplis de sommeil, de rêves et des escales à venir. Le train atteignit leur première étape sans qu'ils s'en rendent compte et ils se précipitèrent pour descendre.

Assis sur un banc moussu, Rêve bleu s'approcha de son oreille comme pour lui révéler un secret.

— Viens, allons effacer ce décompte des jours sur l'ardoise de la cuisine. À la place, nous noterons notre prochaine étape : la ville d'Énéa.
Au-dessus d'eux, la lune, rousse et immense, troublait les mémoires.

Fabienne Savarit

Un bateau pour Cuba

J'y pense jour et nuit, je rêve de lui sans cesse. Je le revois ce jour-là, sa bouille aux grands yeux bouffis de larmes, ses cheveux couleur blé mûr taillés en brosse. Il était tout raide, les bras le long du corps, démesurés, ils arrivaient presque à ses mollets. Ce dont je me rappelle encore, c'est la douceur de sa peau contre mon bras. Il était vêtu d'une marinière fanée et d'un short qui avait connu maintes lessives. Comme toujours, il était nus pieds. Ses genoux couronnés de croûtes m'émouvaient. Nous venions juste de sortir de la maison, la porte était encore ouverte. Je n'avais pas eu le temps de débarrasser la table. Il y avait pas mal de désordre. Le jardin avait perdu de sa splendeur. Je n'arrivais pas à le garder dans l'état où il était avant l'hospitalisation de maman. Pourtant, je faisais de mon mieux.

Ce jour-là tout a basculé. Une femme à l'air revêche est arrivée, elle s'est adressée à moi « Tu es Simon Farges ? » Je veux voir ta maman. Sylvain s'est mis à pleurer. C'était une assistante sociale. Elle n'a pas cru un mot de ce que je lui ai dit. Elle savait tout : papa parti loin de nous, à Cuba, maman à l'hôpital et nous qui, tant bien que mal, donnions le change. Depuis trois mois, nous n'avions pas manqué l'école une seule fois. Elle nous a emmenés malgré ma résistance et enfermés dans un orphelinat. De hauts murs nous séparaient de la vraie vie. Sylvain dépérissait même si j'essayais de lui rendre le séjour plus facile. Un jour sans qu'on me mette au courant, il a disparu. Placé dans une famille pour son bien m'a-t-on dit ! J'ai hurlé, cassé chaises, table, lit, déchiré mes draps. Résultat, j'ai été enfermé loin de mes copains. Au pain sec. Ça te fera réfléchir m'a dit le dirlo ventripotent, de sa voix haut perchée. Il était grotesque.

Et j'ai réfléchi. J'ai décidé de m'échapper mais pas avant de savoir où mon frère était placé. J'ai joué à l'enfant sage qui avait compris. J'ai fait des efforts, même en classe l'instit me citait en exemple. Une nuit, j'ai pénétré dans le bureau du directeur et trouvé le dossier de Sylvain.

J'avais, jusqu'à aujourd'hui, refusé d'aller dans une famille d'accueil. Le moment était venu d'accepter. Je me suis retrouvé dans un milieu chaleureux, nous vivions dans une maison blottie au milieu d'un jardin odorant, en bord de mer. Je me sentais bien dans cette famille, j'allais souvent rêver sous les lilas, les fleurs fétiches de maman. Fidji le chat me tenait compagnie.

J'ai attendu, fait des provisions, réuni une petite somme d'argent. Un sachet de caramels déjà dans mon sac à dos, je n'avais pas oublié les bonbons préférés de Sylvain. Depuis que je vivais à La Rochelle, mes projets avaient changé. À mes heures libres je hantais les quais. Et dans mes rêves, nuit après nuit, les bateaux étaient de plus en plus beaux. Celui de la nuit dernière, très léger, élégant, entre catamaran et voilier filait à vive allure. Ses voiles multiples avaient les couleurs de l'espoir. Nous riions, épanouis Sylvain et moi, auprès de papa fier de ses fils.

J'ai attendu le déclin de la pleine lune. Ce soir, aux alentours de minuit, je partirai. J'ai bien étudié le parcours, je l'ai fait plusieurs fois.

Inquiet, je voulais savoir si mon frère était bien traité. J'irai chercher Sylvain, nous nous cacherons dans un cargo déjà repéré, il lève l'ancre demain à l'aube. Nous irons à Cuba pour retrouver papa. J'ai honte de quitter ainsi ma famille d'accueil, j'ai failli renoncer à mon projet, mais je n'avais pas le droit. J'ai promis à maman sur son lit d'hôpital de prendre soin de mon petit frère. Je l'entends encore me dire, tu es un grand garçon toi, je te fais confiance mon chéri. Et auprès de papa, nous ferons la découverte de cette île dont il nous parlait tant.

J'ai vu dans le dossier de Sylvain que maman n'était plus de ce monde. On ne nous l'avait même pas dit à l'orphelinat.

Simone Fabre

Déconfite

Chère madame,

Vous devez vous demander quelle est la personne qui ose vous adresser cette missive ? N'ayez crainte, ce n'est pas la réponse à la *Lettre d'une inconnue* de Stephan Zweig ! Je n'ai ni son talent, ni aucune accointance avec son frivole destinataire. Si je vous écris, madame, ce n'est pas non plus pour vous déclarer ma flamme, chat échaudé craint l'eau froide, mais plutôt pour vous rappeler votre promesse. J'ai passé toutes ces années à attendre. J'espérais. Au début, j'espérais, puis me suis lassée, tirant un trait sur mes espoirs et, je l'avoue, sur votre parole.

Il a fallu ce roman que j'ai lu récemment, un roman de vous, madame, pour que se déchire en moi comme un voile, et que le grand vent du souvenir me rappelle au vôtre. Dois-je vous rappeler que ce roman, vous m'aviez promis de me le faire valider avant que de paraître. Pour ratification.

Vous voyez maintenant qui vous parle, inutile de me présenter. Et je pressens déjà le frisson qui parcourt votre échine, la grimace qui déforme votre visage, telle une grotesque mirapicienne de la maison des Consuls. Vous souvenez-vous de Mirepoix ? De notre rencontre sous les couverts ? C'était un an après ce temps suspendu, arrêté un 17 mars, jour de ma fête. Installée devant la librairie où je dédicaçais mon recueil de nouvelles, vous vous étiez approchée de moi, l'air de me bien connaître. Sans doute ne vous étais-je point indifférente alors ?

Rencontrer ses nouvelles lectrices, revoir les anciens lecteurs, échanger avec chacun d'eux, chacune d'elles, n'est-ce pas le meilleur moment de l'écrivain, son ultime récompense ? En cette affreuse période de confinement qui a suivi, où toute activité littéraire s'était arrêtée, j'ai pu mesurer l'étendue du manque. Les gens aiment parler d'eux, se confier, mesurer le degré de complicité entre l'auteur et eux, les futurs lecteurs. Certains vous racontent leur vie, jugeant qu'elle fut un vrai roman et parfois vous sollicitent pour écrire leur histoire. Je refuse bien sûr ce genre de travail. Je ne comprends pas les nègres. Mais avec vous, ma chère, c'était autre chose, une vraie conversation, sans masque, entre gens du même monde, celui de la fiction, du rêve, de la création. Nous partagions la même

passion pour leurs fleurs et le parfum du lilas blanc qu'avril nous offrait sans retenue.

Vous écriviez vous-même, *avant*, m'avez-vous soudain avoué dans un souffle. Des romans de terroirs. L'Occitanie. Vous aviez renoncé à l'écriture, en proie à ce syndrome bien connu des écrivains et des écrivaines : l'effroi de la page blanche. Vous m'avez acheté mon recueil. Je me suis fendue d'une longue dédicace, que nos échanges avaient alimentée. Midi sonna au carillon de la cathédrale.

Nous allâmes déjeuner en ce petit troquet qui garantissait une certaine intimité entre les clients. Le service était lent mais nous ne vîmes pas le temps passer. Vous me questionniez et moi, naïve, sans doute charmée par votre sourire, je vous racontais ma vie. Comment j'avais vécu ces quelques mois séparée de ma famille, de mes amies, de mon chéri. Notre entretien menait son train sur les rails du souvenir. Je ne me souviens plus du repas sauf peut-être du même dessert que nous avons choisi : un gâteau au caramel beurre salé absolument divin, m'en souvient-il. Nous nous sommes quittées bonnes amies, percevant dans votre regard une pointe de malice que j'ai prise pour de l'affection.

Madame, qu'avez-vous fait de moi ici ? Je ne me reconnais pas dans le portrait que vous avez brossé là. Où êtes-vous allée chercher que je fuyais la jeunesse, masquais mon inquiétude, restais enfermée chez moi ? Pourquoi avoir fait de moi cette misanthrope, ce personnage de Molière qui se confîne dans la solitude ?

J'aurais dû me méfier lorsque vous m'avez déclaré que l'écriture n'était pas la découverte de soi, mais celle des autres. Vous étiez en panne d'inspiration, j'ai connu ça. Vous vous intéressiez au parcours de ma vie et l'avez pillée, dévoilant mon intimité, mes amours et ma maladie, et jusqu'à mes lunes que j'ai douloureuses, si je vous lis bien. Où êtes-vous donc allée chercher tout ça ? J'oubliais : il est écrit dans ce roman que j'affabule, que je me berce d'illusion, que je confonds réalité et fiction. N'importe quoi !

Je vous croyais mon amie, je me trompais, voilà tout. Des années ont passé entre notre belle rencontre et ce méchant roman qu'un éditeur peu scrupuleux a eu l'audace de publier. Vous auriez pu au moins changer mon prénom, mon âge, la couleur de ma chevelure, mon numéro de téléphone. Là, vous auriez fait preuve d'un minimum de créativité, plutôt que me planter un poignard dans le dos. Je souffre pour vous, madame.

Je me vois contrainte de porter plainte contre vous et votre pseudo-éditeur, pour atteinte à la vie privée et rupture du secret médical. Je ne vous salue pas.

Patricia Stubborn

P. S. : Surtout ne tiens pas compte, ma chérie de ce qui est écrit ci-dessus, c'est une petite nouvelle que j'ai commise pour un concours. Je t'embrasse et te félicite pour ton roman sympa. Il m'a inspirée, tu ne me crois pas ? À bientôt chez Privat. Pat.

Patrick de Meerleer